36 N100

509162

BIBLIOTHECA
M. NEOMAG.
S. J.
Miscell. I
1759
1
K 1502

B509162

B509162

29204

B509162

ARLEQUIN JANSENISTE, OU CRITIQUE DE LA FEMME DOCTEUR.

COMEDIE.

A CRACOVIE;

Chez JEAN LE SINCERE,
Imprimeur Perpetuel.

M. DCC. XXXII.

ANTIDOTUM

LUDOVICIANUM,

OU

CRITIQUE

DE LA

PRIME DOCTEUR,

COMÉDIE.

A CRACOVIE,

CHEZ JEAN DE SINCERE,
Imprimeur-Libraire,
M. DCC. LVII.

B509162

NOMS DES ACTEURS.

FRANCISCO, Chef des Comediens ſuivans,
FLORIDOR.
LEONOR.
LUCILE.
JUSTINE.
ISABELLE.
PIERROT. } Comediens.
ARLEQUIN.
CLORIS, Sœur de M. Tintamarre.
PAMPHILE.
M. TINTAMARRE. } Avocats.
PHLEGIAS,
METAPHRASTE. } Docteurs.
LYSETE, ſuivante de Cloris.
COLIN, Laquais.

La Scene eſt à Caen en Normandie, chez Franciſco.

Digitized by Google

B509162

ARLEQUIN JANSENISTE, OU CRITIQUE DE LA FEMME DOCTEUR.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE

PHLEGIAS.

JE crains toûjours que mon songe ne s'explique. O Ciel! quel coup de foudre pour nôtre parti, si on venoit à jouer cette malheureuse Comedie. Il

n'en faudroit pas davantage pour nous décrier dans l'eſprit du Public. Qui peut avoir decouvert à ce maudit Auteur tout ce qu'il y fait dire à ſes perſonnages. Je l'ai toûjours dit nous nous fions trop aux femmes, quelqu'une d'elles nous trahit il n'en faut pas douter.

SCENE II.

PHLEGIAS, PIERROT.

PHLEGIAS (*à part.*)

VOici un homme qui pourra me donner les éclairciſſements que je cherche, tachons adroitement de lui faire dire tout ce qu'il peut ſçavoir touchant cette Femme Docteur. *Haut.* Dites-moi, mon ami, vous êtes de la troupe de Franciſco, n'eſt-ce pas ?

PIERROT.

Sans doute : voilà mon role que je tiens à la main.

PHLEGIAS.

En verité vous faites tous de merveilles, & tout le monde eſt charmé de vos Comedies.

PIERROT.

Vous verrez bien autre choſe dans quel-

ques jours : nous devons en joüer une qui eſt la plus drole du monde.

PHLEGIAS.

Je le crois.

PIERROT.

Tenez : Si vous la voyez, elle vous feroit crever de rire.

PHLEGIAS.

C'eſt quelque piece nouvelle ſans doute ?

PIERROT.

Oüi & qui eſt fort bonne même ; je puis le dire, car je l'ai lüe.

PHLEGIAS.

Et vous l'appellez ?

PIERROT.

La Quenoüille.... non non. La Femme tombée, ou le Docteur en Quenoüille.

PHLEGIAS. (*à part*)

O Ciel ! *Haut.* Et qui dit-on qui a fait cette Comedie.

PIERROT.

C'eſt un Moliniſte qui l'a fait contre des Jan... foin.. ces diables de noms m'échapent toûjours.. . contre des Jan... des Janſeniſtes : m'y voilà. Je veux vous apprendre ce que c'eſt que cette Comedie. Il y a un Monſieur l'Abbé Groſſel, un autre Monſieur Fadel, le Carcan, les

Galeres, les Janſeniſtes, cinquante Avocats, de Frondebulles, de Braillardins, des Gilotins, de Baudichons.

PHLEGIAS.

Adieu mon ami!

PIERROT.

Attendez, vous n'avez pas tout vû. Il y a encore dans cette Comedie, le Pape, des Cardinaux, des Evêques, des Conciles, des Accordes avec des Accordées, des Lucreces, des plaideuſes, des raiſonneuſes, des Dames du quartier, des peres, des meres, des femmes des filles, des oncles, des neveux tenez, c'eſt tout plein de jolies choſes.

PHLEGIAS.

Cela ſuffit. Je vous ſuis bien obligé.

PIERROT.

Quand nous avons lû quelque choſe, nous ſçavons en rendre compte, oüi. N'allez pas au moins divulguer tout ceci? Nous ne voulons pas qu'on le ſçache, que lorſque nous joüerons la Comedie.

PHLEGIAS.

Et pourquoi cela?

PIERROT.

Parce que, ſi les Janſeniſtes le ſçavoient, ils ne viendroient pas à cette Comedie, & nous ſommes bien aiſes qu'ils y viennent. Qu'en penſez-vous, ils feront bien

attrapez? ne leur en dites rien au moins, ce ſeroit auſſi-bien tant pis pour vous que pour nous, puiſque vous n'auriez pas le plaiſir de les voir là avec un pied de nez.

PHLEGIAS.

Oüi, oüi, *à part.* Ne perdons pas un moment. Allons, allons faire tous nos éforts, pour empeçher la repreſentation de cette inſolente Comedie. Ah facheux Moliniſtes vous ne nous aviez pas menacez de ce coup!

SCENE III.

FRANCISCO, FLORIDOR, PIERROT, LEONOR, JUSTINE.

FRANCISCO.

TE voila fier comme un coq avec ton rolle.

PIERROT.

Diriez-vous que j'ai attrapé ce caractere du premier coup, & ſans aucun effort? j'en defie un autre de faire auſſi bien que moi Monſieur de la Bertaudiniere.

FRANCISCO.

Je le croi. Tu n'as qu'a laiſſer agir la nature pour faire ce rôle dans ſa derniere perfection *A Floridor.* Allons monſieur

Bertaudin, ce front ſanctifié, ce maintien plus modeſte, ces yeux colez á terre, & de tems en tems tournez amoureuſement vers le Ciel. Vous avez bien fait de prendre un chapeau à grands bords. Cela donne un air de gravité qui impoſe. D'ailleurs on peut là-deſſous joüer de la prunel ſur tous les jolis minois, ſans que perſonne s'en aperçoive. Voila-t-il pas cella-la qui rit;

LEONOR.

Le moyen de s'en empêcher; puis-je me regarder comme Femme Docteur ſans rire?

FRANCISCO.

Froncez-moi bien ces ſourcils. Bon, l'air un peu plus fier, & tirant ſur le mépris, le ton décif & arrogant, la parole haute, mêlez à tout celà un petit air de confiance. Là, que tout reſpire en vous la Femme Docteur.

PIERROT *à Juſtine.*

Faiſons nous deux, puiſque vous faite Angelique qui eſt ma maîtreſſe. Je vais vous repeter mon compliment. Regardez-moi bien.

Belle Angelique,
Vos attraits ont des charmes amoureux, non,
doucereux,

Dont les apas ſont ſi fort ſavoureux,
Que dans votre nom Je trouve - je trouve
l'Evangile.

FRANCISCO.

Que dites vous de Pierrot; N'aurai-je pas là un bon ſecond pour vous exercer;

JUSTINE.

Pourquoi nous interrompez-vous? Nous allions entreprendre une ſcene amoureuſe des plus jolies. Vous l'avez fait ſans doute pour me faire enrager.

PIERROT.

Cela n'eſt rien. Nous recommencerons, *à Franciſco.* Au moins vous ne vous mocquez pas de moi, & vous me laiſſerez mon rôle?

FRANCISCO.

N'aprehende rien. Quoique mon valet je veux bien te mettre avec nous ſur le Theatre, & contenter l'extrême envie que tu en as depuis ſi long-tems. Mais ce ſera à condition que tu m'exercera bien ces gens-là.

PIERROT.

Laiſſez-moi faire vous ſerez content. Mais ſi Arlequin étoit de retour avant la repreſentation de notre Comedie, me promettez-vous de ne pas lui donner Monſieur de la Bertaudiniere?

FRANCISCO.

Oüi, oüi. Je vais voir cependant où ſont les autres Acteurs.

SCENE IV.

ARLEQUIN, FLORIDOR, ISABELLE, JUSTINE, LEONOR, PIERROT.

ARLEQUIN. *paroit ſurpris & éffrayé.*

Miſericorde! je ſuis mort. Hai que de gens venus de l'autre monde! ne m'approchez pas de grace. Eh! monſieur Thomas Diafoirus qu'êtes vous venu faire ici? venez-vous chercher le compliment que vous deſtiniez à votre belle mere, & que vous perdites en chemin?

PIERROT

Que dit-il celui là? Eſt ce que je ſuis Thomas Diafoirus moi? Je ſuis monſieur de la Bertaudiniere neveu de mon oncle monſieur Bertaudin. Thomas Diafoirus ſçavoit-il faire comme moi le Coq-d'Inde, & crier aux Jeſuites pia, pia, pia, glou, glou? c'étoit un ſot qui ne ſçavoit pas faire un compliment à ſa maîtreſſe. mais moi j'en fais à la mienne qui ſans vanité ſont bien trouſſez.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes dont pas Thomas Diafoirus ;

PIERROT.

Je ſuis Moſieur de la Bertaudiniere, vous dis-je, amant de ma maîtreſſe Angelique.

ARLEQUIN.

En voudriez-vous jurer ſur vôtre foi ;

PIERROT.

Encore ; voilà un homme bien opiniâtre,

ARLEQUIN.

Et celui-là qui leve les yeux au Ciel, & qui jette de profonds ſoupirs, C'eſt Tartuffe que je crois ;

FLORIDOR.

Je ſuis monſieur Bertaudin, grace à Dieu, ſeptante-huitiéme pilier de la morale ſevére & de la grace efficace, le trés devot, le trés-humble & le trés affectueux ſerviteur & admirateur du ſaint Evêque, du ſaint Prêtre, & de nos autres venerables docteurs.

ARLEQUIN.

Comment dont avez vous pu faire pour reſſembler ſi fort à monſieur Tartuffe ſans être lui ?

FLORIDOR.

Vous trouvez dont que je lui reſemble bien.

ARLEQUIN.

Las ! comme un voleur à un fripon.

FLORIDOR.

C'étoit ſans doute un grand homme de bien que ce monſieur Tartuffe ?

ARLEQUIN.

Un ſi grand homme de bien que meſſieurs de la Juſtice, jugeant que la terre n'étoit pas digne de le porter, voulurent le loger entre deux airs. *A Lucile*, & vous la belle ne ſeriez vous pas Armande par hazard ? au moins en avez vous l'encolure.

LUCILE.

Il paroît mon ami que vous êtes bien neuf ſur les grandes matieres. Sçachez s'il vous plaît, que cette Armande que vous avez vû chez les Femmes Sçavantes, n'étoit qu'une Sçavante ordinaire, & que je ſuis une Theologienne, moi qui vous parle, oüi, une Theologienne, une Rigoriſte, un des Arcboutans du parti de la verité, la terreur du moliniſme, le Conſeil des cinquante. Voilà ce que je ſuis, ignorant, voilà ce que je ſuis.

LEONOR.

Vous verrez qu'il me prendra auſſi pour Philaminte la mere de cette Armande. Allons-nous-en, ma fille. Ne voyez-vous pas que c'eſt un profane qui n'a jamais

mis le pied dans les ſublimes & divines regions de la Theologie?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je voulus une fois y monter, mais en grimpant le long du rocher qui ſert de piedeſtal à cette region ſublime, je m'accrochai malheureuſement à une pierre que je croiois tenir à ce rocher, & qu'un vent orageux venu du côté de Flandre en avoit détachée : elle me demeura à la main & me fit tomber avec elle dans un précipice rempli d'une certaine eau qui entête, & qui jette ceux qui en boivent dans une yvreſſe la plus drôle du monde. J'en bûs mon ſaoul, bien malgré moi, & bientôt après je me crûs un Oracle, je regardois en pitié du haut de ma Doctrine tous les Sçavans qui ne me paroiſſoient pas plus gros que le plus petit poil des oreilles de mon Baudet. Je croiois voir clair dans les endroits les plus obſcurs. Cependant je ne laiſſois pas que d'attraper maintes boſſes à la tête, en allant de tous côtez à l'étourdie : & bien m'en prit qu'elle fût des plus dures, car après tant de chocs, elles ne pouvoient qu'être fêlées, le reſte de mes jours. En un mot j'extravaguois ſi bien & ſi beau que je regardois comme des fous tous

ceux qui rioient de mes extravagances, & je ſerois encore dans ma folie, ſi un homme charitable ne m'eut fait boire quelques goûtes d'une liqueur qu'il avoit apporté de cette belle Region que vous croyez habiter.

LEONOR.

Venez ma fille, venez. Se peut-il qu'il y ait tant de petits eſprits dans le monde? Ah, que bien peu de gens nous reſſemblent!

ARLEQUIN.

Oh! qu'oüi, *à Iſabelle*. Pour celle-ci, ſi elle n'eſt point une reſſuſcitée, elle ne peut manquer d'être quelque magicienne, car, tantôt on la prend pour la Juſtine du flatteur, tantôt pour la Nicole du malade imaginaire, tantôt pour la Dorine du Tartuffe, & enſuite quand on la bien conſiderée, on trouve qu'elle n'eſt ni l'une ni l'autre.

ISABELLE.

Vous êtes donc bien curieux de ſçavoir qui je ſuis?

ARLEQUIN.

Oh! tant.

ISABELLE.

Allez demander à tout le monde qui eſt Finette..... Je crois qu'il ne me connoît pas encore.

ARLEQUIN.

Il fait trop ſombre ici. Venez belle ſorciere dans ce petit endroit écarté, afin que je puiſſe m'aſſurer de ce que vous êtes.

ISABELLE.

Oh ! que nenni; je n'aime point à être examiné de ſi près.

ARLEQUIN.

Vous voulez donc que j'aye toûjours peur en vous voyant ?

ISABELLE.

Allez, allez; je ne ſuis pas ſi diable que noire.

SCENE V.

ARLEQUIN, FRANCISCO.

FRANCISCO.

TE voilà bientôt de retour. Tu viens de voir là un échantillon de notre Femme Docteur? Qu'en dis-tu ?

ARLEQUIN.

Quoi ! ce ſont les Acteurs de cette Comedie ? helas je les avois pris pour des vieux originaux venus de l'autre monde.

FRANCISCO.

Tu feras toûjours le fou ?

ARLEQUIN.

Non, non, je ne ris point : vous même ſi vous ne ſçaviez pas ce que c'eſt, vous y ſeriez trompez tout comme moi, tant la reſſemblance eſt grande. Mettez-moi la main ſur le cœur, voyez dans quelle agitation il eſt encore ! Hai ! hai ! hai, je n'en puis plus. n'avez vous pas là quelque tonfortatif ?

FRANCISCO. *lui donnant un coup de pied.*

Tiens : voilà dequoy remettre tes eſprits.

ARLEQUIN. *prend la jambe de Franciſce, le fait tomber, & s'élance en même tems à l'autre bout du Théatre.*

Miracle ! la peur que vous venez de me faire, m'a gueri entierement de l'autre. Vous êtes bienheureux de pouvoir operer de pareils prodiges, & de faire plus en tombant qu'un Medecin ſur pied ! la ſavante chûte que voilà ! ſi j'étois à votre place, je tomberois cent fois le jour.

FRANCISCO.

Avec tes badinages tu as failli à me faire caſſer le cou.

ARLEQUIN.

Je penſe voir là bas un échapé d'Eſculape. Voulez-vous que je lui diſe de venir faire une deſcente ſur les lieux de ſon Domaine pour voir s'il n'y auroit point quel-

que confuſion ? vous ſerez édifié de ſon reſpect. Ecoutez une petite chanſon que j'ai fait en l'honneur & gloire de mon Poſtviſeur ; elle vous ſervira de lenitif en attendant l'application des remedes. *Il chante.*

J'aime mon Apotiquaire,
Pour le grand reſpect qu'il a ;
Si-tôt qu'il voit mon derriere,
Sur un genou le voilà ;
J'aime mon Apoticaire,
Pour le grand reſpect qu'il a.

Hola M. Cuſiſſle ! que diantre eſt devenu cet homme ? Je ne le vois plus. Parlons d'autre affaire. Quel Rôle m'avez-vous reſervé dans la Femme Docteur ?

FRANCISCO.

Va-t-en au diable : je n'ai point de Rôles à donner.

ARLEQUIN.

Et que fera donc Arlequin durant la Comedie ?

FRANCISCO.

Mouche les chandelles, ſi tu veux.

ARLEQUIN.

Donnez-moi un Rôle autrement.

FRANCISCO.

Que feras-tu ?

J'irai crier aux quatre coins de la ville : *Gare la Femme Docteur ! Gare les Tartuffes !*

FRANCISCO.

Va le crier par toute la terre, que m'importe ?

ARLEQUIN.

Je me ferai Janseniſte.

FRANCISCO.

Fais-toi Turc.

ARLEQUIN. *tire ſon ſabre.*

Et je ſabrerai votre femme Docteur.

FRANCISCO.

Et je te froterai les oreilles.

ARLEQUIN.

Et vous ne me connoiſſez pas : je cacherai ma colere & ma vengeance ſous un air devot ; & là-deſſous, ſans rien craindre, je déchaînerai contre vous toute la cabale, qui vous traitera d'impie, d'empoiſonneur public, de peſte du genre humain, & j'en rirai ſous cappe.

FRANCISCO.

Et tu feras comme ce Loup, qui voulut contrefaire Guillot. Il ſe déguiſa d'abord aſſez bien, mais dès qu'il ſe mit à crier.

C'eſt moi qui ſuis Guillot Berger de ce Troupeau.

Il fut reconnu. Bergers & chiens coururent

rent après lui, en criant au scelerat! au Laron! & le drolle n'osa plus paroître. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Vous vous en allez donc? la peste, notre féal, vous ne vous mocquerez pas de moi impunement. En dépit que vous en ayez je joüerai mon rôle dans votre Comedie. Voici notre homme de tantôt. Que vient-il donc chercher ici?

SCENE VI.

ARLEQUIN, PHLEGIAS.

ARLEQUIN.

JE crois que je me suis trompé, & que c'est là un Docteur! Il a au moins la mine Doctorale. Voyons un peu. Bon jour, bon jour, Monsieur le Docteur?

PHLEGIAS.

Vous avez raison de m'appeller Docteur; car je le suis *in utroque jure.*

ARLEQUIN.

Que j'en jure ? Un Docteur, ma foi, n'eſt pas un morceau ſi rare ; voila notre Theatre qui va être rempli de Femmes Docteurs.

PHLEGIAS.

Eſt-il poſſible qu'on puiſſe ſe reſoudre à joüer cette Femme Docteur, & que perſonne ne s'y oppoſe ?

ARLEQUIN.

Cela eſt ſi poſſible, que vous l'allez voir dans deux jours avec la Coëffe Doctorale ſur notre Theatre, où elle doit accoucher d'une pepiniére de Docteurions.

PHLEGIAS. *bas.*

Ah fâcheux Moliniſtes !

ARLEQUIN.

Que murmurez vous là des Moliniſtes ? Quel animal eſt-ce ?

PHLEGIAS.

Vous ne vous trompez pas en diſant que c'eſt un Animal, c'en eſt bien un, & un terrible animal qui ne cherche qu'à nous devorer.

ARLEQUIN.

Mais quelle eſpece d'animal, eſt-ce la chimere ?

PHLEGIAS.

Plût à Dieu que ce fût une chimere! il n'eſt par malheur que trop réel. Un Moliniſte eſt...

ARLEQUIN.

Eſt-ce l'Hydre à cent têtes?

PHLEGIAS.

C'eſt bien un Hydre, mais elle n'a qu'une tête & beaucoup de bras. Un Moliniſte....

ARLEQUIN.

C'eſt le Phœnix ſans doute.

PHLEGIAS.

Si vous m'interrompez toujours, le moyen que je vous contente? un Phœnix, dites-vous? c'eſt bien une eſpece de Phœnix, car quelques coups qu'on lui porte, quelques maux qu'on lui faſſe, il en triomphe toûjours, & ſort de ſes malheurs, comme le Phœnix de ſa cendre, plus brillant & plus glorieux que jamais.

SCENE VII.

FRANCISCO, PHLEGIAS, ARLEQUIN.

FRANCISCO. *Un papier à la main qu'il tend du côté de Phlegias.*

Tiens. Voila un perſonnage que je te donne à joüer.

ARLEQUIN.

Je n'ay que faire de vos rôles. Donnez-le à Monſieur le Docteur, s'il le veut.

PHLEGIAS.

A moi un rôle de Comedie!

FRANCISCO.

He! là. Monſieur le Docteur, tous les Comediens ne ſont pas ſur nos Theatres. Mais vous qui vous effrayez ſi fort au ſeul nom de Comedie, d'où vient que l'on vous voit paroître ici?

PHLEGIAS.

C'eſt l'interêt du Ciel qui m'y amene

FRANCISCO.

Non pas le vôtre?

ARLEQUIN.

Quelle apparence? Monſieur a-t'il quelque choſe a démêler avec des Lucreces, des fourbes, des Nigauts, des Pied-plats, des Braillards, des Hypocrites, où des Amants? Vraiment, l'Amour & un Docteur ont bien à faire enſemble?

PHLEGIAS.

Non, non: ce n'eſt pas mon interêt qui me conduit ici: quand on eſt détâché des choſes de ce monde on eſt inſenſible à tout. C'eſt encore une fois l'interêt du Ciel, c'eſt le vôtre.

FRANCISCO.

Mon interêt! vous voulez rire ſans doute?

PHLEGIAS.

Comment! pouvez vous joüer une ſi mechante Comedie, ſans vous faire tort dans le monde?

ARLEQUIN.

Il a, ma foi, raiſon. Cette piece eſt mechante en Diable.

PHLEGIAS.

Vous ne parlez pas ſerieuſement?

ARLEQUIN.

Diantre emporte qui ment.

PHLEGIAS.

Ah, mon cher ne jurez pas, vous me faites dreſſer les cheveux à la tête. Mais pourquoi n'avez-vous pas pris un rôle dans cette Comedie?

ARLEQUIN.

Moi me mêler parmi des Femmes Docteurs! cela ſent trop ſon cagot & ſon tartuffe. Fi donc! Arlequin ne ſe prodigue pas de la ſorte.

PHLEGIAS.

Que cela eſt bien dit! venez, mon frere, que je vous embraſſe; je reconnois en vous un effet trop ſenſible de la grace victorieuſe, pour ne pas croire que c'eſt elle qui vous a détourné d'un deſſein ſi funeſte au ſalut de votre ame.

FRANCISCO.

Mais Monſieur le Docteur, puiſque vous trouvez cette Comedie ſi mauvaiſe, dites-nous en quoi.

PHLEGIAS.

Helas! en tout. Prémierement cette Finette qui accuſe Monſieur l'Abbé Fi-

ligramme de lui avoir voulu faire faire une groſſe hereſie ; n'eſt-elle pas bien impertinente, de calomnier ainſi un homme d'une Doctrine ſi ſaine & ſi pure ?

ARLEQUIN.

Pour cela Monſieur le Docteur a raiſon. Quoi ! Monſieur l'Abbé Filigramme faire faire de groſſes hereſies à des filles, lui qui file ſi doux ! hé ! le pauvre homme il en eſt incapable.

FRANCISCO.

Cela ſe peut. Mais Monſieur Phlegias, vous ne ſçauriez diſconvenir que du reſte, cette Finette ne joüe un très-joli perſonnage & qu'elle n'ait de l'eſprit comme un lutin ?

PHLEGIAS.

Dites comme un diable ; car elle montre une malice diabolique.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai : c'eſt une inſolente qui ſe mocque de tout le monde.

PHLEGIAS.

Même à leur barbe.

FRANCISCO.

Bon ! bon ! tout cela divertit.

PHLEGIAS.

Mais la pieté, mais la charité s'en

accommodent elles ! c'eſt dequoi vous vous ſouciez fort peu ? helas ! dans quel Siécle vivons nous !

ARLEQUIN.

Dans un ſiécle bien hypocrite

FRANCISCO.

Mais encore ; que trouvez-vous à redire à cette Comedie ? le Lecteur n'eſt-il pas ſurpris agréablement de voir qu'on le mene par un chemin doux, & ſemé de fleurs à un terme où il ſemble qu'on ne pouvoit le conduire que par des ſentiers penibles & raboteux ?

ARLEQUIN.

Et moi je ſoûtiens que c'eſt un chemin fort gliſſant & très-dangereux.

PHLEGIAS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il faut être cet Auteur pour avoir oſé s'y engager.

PHLEGIAS.

Et quel autre homme auroit été aſſez imprudent ?

ARLEQUIN.

Je ſuis ſûr que ſi nous euſſions voulu ſuivre cette route vous & moi, nous

ſerions tombez à chaque pas, & que peut-être nous nous ſerions caſſez le cou.

FRANCISCO.

Je n'ai pas de peine à le croire. Mais dites-moi, Monſieur Phlegias, n'eſt-il pas vrai que l'auteur expoſe d'abord ſon ſujet d'une maniere ſimple, naturelle & fort agréable, & qu'il nous montre la Femme Docteur dans une perſpective la plus favorable aux ſentimens quelle doit inſpirer. Pour ce qui regarde l'intrigue, elle n'eſt pas chargée à la verité de beaucoup d'incidens, mais ceux qu'elle offre ſont ſi naturels, qu'ils ſemblent ſortir pour ainſi dire, de ſon ſein, & n'en ſortir que pour égayer, ſoûtenir, animer cette intrigue, & l'embellir par une agréable varieté, de reflexions très-ſenſées d'un côté, de raiſonnemens vagues & ridicules de l'autre, de traits plaiſants remplis d'une Satyre fine & delicate.....

PHLEGIAS.

Ces incidens, dites-vous, ſont naturels? vous n'y ſongez pas? eſt-ce d'une intrigue d'amour que doivent naître des diſputes ſur la grace, & ſur la pureté de la morale?

FRANCISCO.

Eſt-ce des diſputes ſur la grace & ſur la pureté de la morale que doivent naître des intrigues d'amour ?

PHLEGIAS.

Non aſſurement.

FRANCISCO.

Cependant à combien de tendres, mais ſourdes intrigues ces diſputes n'ont-elles pas donné occaſion ? croyez-moi, Monſieur Phlegias, ne touchons pas cette corde.

ARLEQUIN.

Craignez-vous qu'elle rende un vilain ſon ?

FRANCISCO.

Après tout, ces incidens ſont plus naturels que vous ne penſez à une intrigue d'amour qui choque une mere Docteur. Et quoi que vous diſiez de cette intrigue, je ſuis ſûr qu'elle vous plaît, & que ce n'eſt pas pour vous un ſpectacle indifferent que celui de deux jeunes Amans unis par l'amour le plus tendre & dont l'aimable caractere nous jette d'abord malgré nous dans leurs interêts, & nous revolte contre les obſtacles qu'on

oppoſe à leur felicité. Oüi, je ſuis aſſuré que vous voyez avec une douce & flateuſe émotion, cet innocent amour, entretenu par le merite qui la fait naître, autoriſé par un Pere bon & raiſonnable, conduit & mis en jeu par la ſubtile adreſſe de l'ingenieuſe Finette, combattu par les foles idées d'une Mere Docteur, par les interêts ſecrets d'un fourbe qui la dirige, par l'indigne préference d'un Rival que ſa bêtiſe rend auſſi riſible qu'odieux & mépriſable, allarmé par l'abſence d'un Pere qui fait toute ſon eſperance & ſa conſolation, attaqué par un ſyſtême dont il nous fait voir tout le ridicule en ſe degageant des pieges qu'il lui tend. Quel ſpectateur pourroit ne pas voir avec plaiſir un tel amour, après avoir floté ſans ceſſe entre la crainte & l'eſperance, jetté tout à coup dans le port par la même tempête qu'on avoit excité pour le perdre, & triomphant enfin aux yeux de ſes ennemis demaſquez & confondus?

SCENE VIII.

UN SUISSE ET LES MESMES.

LE SUISSE *à Mr. Phlegias.*

LY eſtre point fous Franciſco le Comedienne ?

FRANCISCO.

C'eſt moi. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

LE SUISSE.

Moi fouloir faire à fous un petit queſtion, Lieſt verité que liaffre un quenoüille Docteur ?

FRANCISCO.

Aſſurement.

LE SUISSE.

Et que ſti quenoüille parler comme un femme ?

FRANCISCO.

Rien de plus vrai.

LE SUISSE.

Et que fous defoir faire montrement de ſti quenoüille Docteure ?

FRANCISCO.

Oüi, c'eſt moi-même.

LE SUISSE.

Ly eſtre un choſſe pien trole cela ! parti mon foy moi ne point foire chacun chour que dix pouteilles de fin, & épargner mon archane, pour foir ce tant choli ſpectaclation. Pon chour, Monſir, pon chour.

ARLEQUIN.

Pon fin, pon fin Seignour Chouiſſe, ly eſtre nous trois moult grandement ſerfiteurs de fous & de ſti quenouille Docteure.

SCENE IX.

FRANCISCO, PHLEGIAS, ARLEQUIN.

FRANCISCO.

VOus voyez que le bruit de la repreſentation de cette Comedie s'eſt déja répandu, & que nous n'avons pas tems à perdre, dites-nous vîte ces grands défauts que vous y avez remarqué.

ARLEQUIN.

Je ſçai bien au moins qu'il n'y manque pas de ridicules.

PHLEGIAS.

Elle en eſt toute remplie.

FRANCISCO.

Laiſſons là ces ridicules, je ſçais qu'il y en a plus d'un; tenons-nous-en à vos défauts.

ARLEQUIN.

Pour ceux-là vous les y trouverez tous.

PHLEGIAS.

Qu'il eſt dommage que vous n'ayez pas étudié les grandes matieres! avec tant de penetration, que de chemin n'auriez-vous pas fait dans la recherche de la verité!

ARLEQUIN.

Pas tant que quelques-uns des illuſtres chercheurs & défenſeurs de cette verité. On dit que pour la leur faire trouver plûtot on leur a tracé ſur mer une route où, quoique à reculons, ils vont d'une viteſſe incroyable.

PHLEGIAS *foüillant dans ſes poches.*

J'aurai oublié ces papiers dans ma chambre. *A Franciſco* voulez-vous m'at-

tendre un moment, je vais chercher un Recueil que j'ai fait des fautes de la Comedie, d'ailleurs j'ai beſoin de certains Livres pour vous faire toucher au doigt toutes ces fautes.

FRANCISCO.

Sont-elles en grand nombre?

PHLEGIAS.

Ce Recueil en contient plus de mille.

FRANCISCO.

Parbleu, ſi cela eſt, je vous promets de ne pas joüer cette Comedie.

PHLEGIAS.

Puis-je compter là deſſus?

ARLEQUIN.

S'il vous le promet, que ce ne ſoit pas foi de Comedien, ils mentent plus ſerré qu'*un compliment & qu'une oraiſon funebre.*

FRANCISCO.

Laiſſez-le dire, je vous tiendrai parole.

PHLEGIAS.

Bon! victoire gagné. *bas en s'en allant.* O Phlegias quelle gloire vas-tu t'acquerir de cette affaire ci, tu vas être couronné de lauriers.

ARLEQUIN.

Point de quartier Monsieur Phlegias; à cette Femme Docteur. Il faut la berner sans misericorde.

PHLEGIAS.

Laissez-moi faire.

ARLEQUIN *seul.*

Quel bonheur que je n'aye point de rôle dans cette Comedie! je serois maintenant occupé à l'étudier comme nos Confreres, au lieu que je n'ai qu'à me divertir aux dépens de qui il appartiendra. Parbleu, Monsieur le Docteur, vous êtes venu bien à propos pour me donner de l'emploi! vous m'avez tout l'air d'être un vrai gibier de Theatre. Allons nous disposer à joüer avec vous quelques Scenes de ma façon.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHLEGIAS *portant plusieurs Livres qu'il ouvre, & qu'il range devant lui sur une Table.*

NOus verrons ce qu'on pourra répondre à tout ceci. Voilà d'abord deux cens passages contre les spectacles en general, par où il sera bon de debuter; cent quatre-ving-dix-huit contre les Comedies tirez de l'Apocalipse, de saint Paul, de S. Augustin, & de nos plus habiles Docteurs; trois cens de Nostradamus, de Seneque, de Plutarque qui prouvent à brûle pourpoint non seulement qu'il n'est pas permis de rire de tout ce qu'on a mis dans cette Femme Docteur, mais qu'on doit s'en affliger & en pleurer même s'il se peut.

SCENE II.

FRANCISCO, PHLEGIAS.

FRANCISCO.

EH! Monſieur Phlegias que voulez-vous faire de tous ces Livres?

PHLEGIAS.

Ce qu'auroit dû faire l'Auteur de votre Comedie. Je veux prouver par des bonnes autoritez ce que j'avancerai dans notre diſpute.

FRANCISCO.

Prétendez-vous donc que nous faſſions de la Femme Docteur un champ de bataille? Ma foi je ſuis votre valet.

PHLEGIAS.

Quoi! vous ne voulez pas tenir la parole que vous m'avez donnée?

FRANCISCO.

Pardonnez-moi; mais je ne vois pas que nous ayons beſoin pour cela de tous ces Livres.

PHLEGIAS.

Si fait, ſi fait. Quand on veut pro-

ceder en bonne forme contre quelque ouvrage, il faut des autoritez, & on ne ſçauroit en avoir trop. Je n'aurois pas tant de choſes à dire contre vôtre Comedie, ſi ſon Auteur eût ſuivi cette methode; Mais, par malheur pour lui, on n'y trouve pas la moindre citation, pas un mot de paſſage ni pour ni contre.

FRANCISCO.

Il eſt vrai qu'un paſſage Grec ou Latin eſt un morceau friand dans une Comedie. L'Auteur ſans doute n'y a pas ſongé, ou peut-être, a t'il mieux aimé laiſſer tout le ridicule à ſes perſonnages que de le partager avec eux.

PHLEGIAS.

Ce ſont des contes. Il ne faut pas toucher à certaines matieres ou prouver tout ce qu'on avance.

FRANCISCO.

Mais, Monſieur Phlegias, vous ſçavez bien que la vrai-ſemblance eſt une choſe des plus neceſſaires à une Comedie, & qu'on ne ſçauroit, ſans la choquer, faire ce que vous dites.

PHLEGIAS.

Que la choſe ſoit vrai-ſemblable ou non, il eſt toûjours vrai que les Fem-

mes que nous avons inſtruites ſur les matieres de la grace, ne diſent pas un mot là-deſſus qui ne ſoit accompagné d'un bon *Saint Auguſtin l'a dit, c'eſt le ſentiment de S. Proſper, c'eſt la pure Doctrine de S. Paul.* Quand on entreprend de faire un portrait, il ne faut pas ſe contenter de l'ébaucher, on doit le finir. Et voilà la bonne regle qu'on doit ſuivre dans les Comedies tout comme ailleurs.

FRANCISCO.

Paſſons cet article; ſi je puis découvrir l'Auteur de cette Comedie, je ne manquerai pas de lui dire qu'il a tort d'avoir eu tant de ménagemens pour lui & pour le beau ſexe.

PHLEGIAS.

J'aime qu'on ſe rende à la raiſon.

FRANCISCO.

Vous voyez que je ne ſuis pas difficile?

PHLEGIAS.

Et voilà comme il faut être, non pas comme certaines gens à qui on arracheroit plû-tôt les yeux qu'un *concedo*. Avoüez encore que cette Femme Docteur eſt une imitation trop marquée du Tartuffe de Moliere.

FRANCISCO.

Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe à redire de ce côté, mais après tout c'eſt moins la faute de l'Auteur que celle de ſes Originaux. Quand on peint les mêmes objets, il n'eſt pas poſſible que les copies n'ayent quelques traits de reſſemblance.

PHLEGIAS.

Que voulez-vous dire avec vos Originaux ?

FRANCISCO.

Je veux dire que Moliere & l'Auteur de notre Comedie ont eu à peu près le même deſſein, qu'ils ont expoſé ſur la Scene les mêmes perſonnages, mais ſous differents noms. Que diantre, il ſemble que vous ne ſçachiez pas de quoi il s'agit? & qui ignore aujourd'hui quels étoient les Tartuffes de Moliere?

PHLEGIAS.

Vos Tartuffes & vos Bertaudins ſont de purs phantômes, de faux portraits dont les Originaux ne ſont que dans la tête de vos Auteurs.

FRANCISCO.

Eh ! croyez-moi, Monſieur Phlegias, nous ne ſommes pas aſſez ſots pour

expoſer aux yeux du Public la Femme Docteur & ſa ſequele ; ſi nous ne ſçavions ou gît le liévre.

PHLEGIAS.

Vous pourriez bien vous tromper : mais enfin que ces perſonnages de votre Femme Docteur ſoient vrais ou ſuppoſez, il ſuffit que les défauts qu'on leur attribuë roullent ſur les matieres de la Religion pour que votre Auteur ait tort d'en avoir fait la matiere d'une Comedie, & vous autres un plus grand tort encore de la vouloir répreſenter.

FRANCISCO.

C'eſt-à-dire en bon françois, qu'un Fourbe, un Scelerat, un Impoſteur, un Impie, en un mot un Hypocrite pourra ſe joüer impunément de Dieu & des Hommes ; & aller par-tout tête levée ſans craindre la cenſure ?

PHLEGIAS.

Je ne dis pas cela. Mais manque t'il d'autres vices & d'autres ridicules dans le monde ? tenez vous-en à ces ridicules & ces vices.

FRANCISCO.

Ce n'eſt pas mal imaginé. Il nous ſera donc permis, à votre compte, de

joüer Meſſieurs les Marquis, les Medecins, les Avocats, les Philoſophes, les Poëtes ridicules, les Avares, les précieuſes, les Coquêtes; & un Tartuffe ou un Bertaudin caché dans ſa loge y pourra rire pieuſément de tous ces divers perſonnages bernez à ſes yeux ſur un Theatre, ſans que ce Marquis, cette Coquête, ce Poëte, cet Avocat puiſſent rire à leur tour des Bertaudins? Ma foi, je ne vois pas qui peut leur avoir donné un ſi beau privilege, à moins que ce ne ſoit Belzebut en perſonne qui ait voulu les diſtinguer par là du reſte de ſes ſujets comme étant ſes Emiſſaires, ſes Favoris & les plus fermes apuis des voûtes infernales.

PHEGIAS.

Encore un coup, ce n'eſt pas ce que je prétends. Tout coupable merite châtiment, mais ceux qui le ſont en matiere de Religion, c'eſt aux Docteurs à les réprendre & à les corriger & non pas à des Comediens.

FRANCISCO.

Et moi je vous dis que nous autres Comediens, ſommes les Docteurs du genre-humain, que tous les vices, tous

les foibles, toutes les paſſions, tous les ridicules du monde ſont de nôtre reſſort, que c'eſt un gibier qui nous appartient & que nous avons droit de chaſſer par tout, en obſervant les ménagemens qui ſont dûs au rang, à la naiſſance, à l'habit, au caractere & à la dignité des perſonnes chez qui ſe gibier le gîte.

PHLEGIAS.

Montrez-nous votre droit écrit comme un Docteur vous fera voir le ſien dans ſes Lettres.

FRANCISCO.

Notre droit eſt écrit dans le Livre des Ages.

PHLEGIAS.

De tout tems le ſoin de purger la vertu & la Religion des défauts que les hommes y apportent, a été affecté aux Docteurs, & ſi vous avez quelque droit à cet égard, c'eſt un droit uſurpé.

FRANCISCO.

Et ſi les Docteurs ne peuvent point venir à bout de tous ces défauts, s'ils y perdent leur latin faudra-t-il laiſſer les Bertaudins maîtres du champ de bataille?

PHLEGIAS.

Et ce que les Docteurs ne pourront

pas faire, vous le ferez.

FRANCISCO.

Pourquoi non? Les grands effets demandent-ils toûjours de grandes cauſes? Eh.. Morbleu un miſerable cheval de bois fit plus en un jour pour la ruine de Troye que toute la Grece entiere dans dix ans.

SCENE III.

FRANCISCO, PHLEGIAS, ARLEQUIN, COLIN.

COLIN.

MOnſieur Phlegias, Madame de la Prudoterie, Madame des Elans, Madame Torticollis ſont fort en peine de vous à cauſe qu'il y a un jour qu'elles ne vous ont point vû & elles m'ont dit de vous chercher par-tout.

PHLEGIAS.

Adieu mon enfant. Où ſont ces Dames?

COLIN.

Chez ma Maîtreſſe où elles vous attendent pour lire un Livre qu'elles viennent de faire contre une Comedie, à ce qu'elles m'ont dit de vous dire.

ARLEQUIN.

Ah que j'en ſuis bien-aiſe ! on vous apprendra Meſſieurs à joüer les Femmes Docteurs.

PHLEGIAS.

Cet ouvrage ne ſera pas le ſeul, & on en verra bien d'autres contre cette Comedie ſi on la joüe.

FRANCISCO.

On la joüera, M. Phlegias, quand toutes les Torticollis de l'Univers ſe gendarmeroient contre elle.

ARLEQUIN.

Si je pouvois vous voir déchiré par les Bachantes comme un autre Orphée, que cela vous ſieroit bien !

COLIN.

Que voulez-vous que je leur diſe, M. Phlegias ?

PHLEGIAS.

Que je vais les trouver tout à l'heure.

COLIN.

Vous ne vous ſouvenez jamais de ce que vous m'avez promis. Cependant je ne manque pas de vous porter tous les matins votre conſommé, & votre caffé l'après-dinée, auſſi-bien que les chapons, les perdraux & les confitures que ma Maîtreſſe vous envoye.

PHLEGIAS.

Va mon enfant tu ſeras content.

ARLEQUIN.

Ah chienne de vie! Dequoi diantre s'aviſa Monſieur mon pere, d'aller faire de moi le ſinge du genre humain au lieu de me faire un gros & gras Docteur? je n'aurois d'autre ſouci que de manger, boire & faire du lard. J'aurois mon colombier peuplé de bonnes & riches matrones qui m'écouteroient comme un oracle, qui prendroient ſoin de ma ſanté, qui la cheriroient plus que leur vie, qui me... Ah! M. Phlegias, ne voudriez-vous pas changer de condition avec moi?

PHLEGIAS.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

S'il vous falloit entrer dans toutes les ſollicitudes du Doctorat, vous changeriez bien-tôt de langage.

ARLEQUIN.

Oh! que pardonnez-moi. Je me ſens aſſez bon appetit pour devorer toutes ces ſollicitudes, & aſſez bon eſtomac pour les digerer. Dites, dites, Monſieur Phlegias, n'y ſerois-je pas à tems encore?

FRANCISCO.

Tu te ferois mocquer de toi. On t'appellerois par-tout Arlequin Docteur.

ARLEQUIN,

Qu'on m'appellât Arlequin Tartuffe, Arlequin Bigot, Arlequin Catemite, Arlequin Janſeniſte, je m'en ſoucierois tout comme de cela, pourvu que je puſſe branler le menton, & montrer les dents aux rieurs au milieu d'une table bien garnie.

SCENE IV.

PHLEGIAS, ARLEQUIN, LYSETE.

LYSETE.

HE ! M. Phlegias quel plaiſir prenez-vous à faire enrager les gens ? On vous attend il y a deux heures.

PHLEGIAS.

Ouais, ces Dames ſont bien preſſées *Il s'en va.*

LYSETE *à part.*

Au diantre ſoient les diſputes & les diſputeurs. Quoi troter ſans ceſſe après M. l'Abbé tel, après Madame telle, après M. l'Avocat tel. Eh ! pauvre Lyſete où t'es-tu allée fourrer ? J'aurois bien mieux fait de reſter chez ma premiere Maîtreſſe : notre petit commerce n'étoit pas des plus revenans, mais nous étions en repos, & tout ſe faiſoit à petit bruit. Ma foi, Madame Cloris, ſi ce manege dure, vous pouvez aller chercher des Lyſetes ailleurs.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc la Belle, vous me paroiſſez un peu en colere?

LYSETE.

Auſſi en ai-je raiſon. Dites-moi un peu, qu'eſt-ce que cette Femme Docteur; depuis un certain tems, je n'entens parler d'autre choſe chez nous. C'eſt un charivari continuel de gens qui ne font que brailler, que diſputer. L'un dit que c'eſt un faux plaiſant, un impie; l'autre que c'eſt une rapſodie, une piece à jetter au feu. De quoi parle-t-on? c'eſt un myſtere où je ne vois goute.

ARLEQUIN.

Cet *un* & cet *une* veulent dire que la Femme Docteur n'eſt ni une Femme ni un Docteur.

LYSETE.

Qu'eſt-ce donc?

ARLEQUIN.

Avez vous vû la Femme ſans tête?

LYSETE.

Oüi, c'eſt un Livre que l'on vend ſur le Pont Neuf.

ARLEQUIN.

Voila l'explication de votre énigme;

pour moi je n'en ſçais pas davantage. Enſeignez-moi maintenant quelque choſe à votre tour. Ah ! Liſette, qu'il y auroit plaiſir d'être à votre école, ſi vous vouliez endoſſer le Doctorat de Cythere ; Nous ne ferions pas de vous ce que l'on veut faire chez votre Maîtreſſe de la Femme Docteur. Ca donnez-moi quelque choſe en recompenſe de ce que je vous ai apris.

LYSETE.

Je n'ai rien à donner.

ARLEQUIN.

Voila pourtant des yeux, qui me diſent, que vous n'avez pas encore fait tous vos dons, & qui ſont bien plus obligeants que votre bouche, cette petite avare, cette petite cruelle. Il faut que la mienne lui applique une bonne apoſtrophe, pour lui apprendre à refuſer ainſi les gens.

LYSETE. *lui donnant un ſoufflet.*

Revenez-y, je vous le conſeille.

ARLEQUIN.

La peſte, comme vous y allez ? ce ne ſont pas les dons que je vous demande.

LYSETE. *ſous-riant.*

Je n'en fais point d'autres.

ARLEQUIN.

Voyez la petite ruſée. Elle n'en fait point d'autres, cependant toute ſa perſonne me donne de l'amour & tant d'amour que mon cœur en eſt déja rempli à crever.

LYSETE.

Je ſuis donc plus liberale que je ne croiois.

SCENE V.

PHLEGIAS, ARLEQUIN, LYSETE.

PHLEGIAS.

LIſez ce projet de critique, je compte qu'il vaudroit autant pour l'Auteur de cette Comedie; que la foudre lui tombât deſſus.

ARLEQUIN *lit.*

Diable comme le voilà accommodé.

PHLEGIAS.

Savez vous que ſi votre Franciſco la joüe

joüe on lui en fera autant ?

ARLEQUIN.

Ah que je le voudrois bien ! dequoi s'aviſe t'il auſſi d'aller expoſer à la riſée publique de fort honnêtes gens qui ne lui diſent mot, & de les aller demaſquer à la face de tout le monde ? c'eſt un affront qu'il ne faut pas laiſſer impuni.

PHLEGIAS.

Et d'aller mettre ſon nez dans des matieres qui ne ſont pas de ſa competence ; cela n'eſt-il pas encore plus impertinent à un Comedien.

SCENE VI.

PHLEGIAS, FRANCISCO, ARLEQUIN, LYSETE.

FRANCISCO.

IL eſt vrai Monſieur Phlegias, qu'il ne me convient pas de mettre le nez dans ces auguſtes matieres, depuis que vous autres en avez ſoüillé la pureté par

vos erreurs, & par l'indigne mélange de tant de divers perſonnages que vous avez introduit dans ce Sanctuaire; mais lorſqu'il s'agira de rendre à ces matieres leur éclat & leur pureté, il nous conviendra d'y travailler à notre maniere en expoſant aux yeux du public ce que vous y aurez mis du vôtre à meſure que nos Docteurs en feront la ſeparation.

LYSETE. *bas, à Franciſco.*

Pouſſez, pouſſez moi bien cet homme là. Que je ſois vangée de toute la fatigue qu'il me donne. *Haut.* Je vous prie de parler à Monſieur Phlegias avec plus de reſpect, ſi ma Maîtreſſe vous entendoit, vous verriez beau jeu.

ARLEQUIN.

Si j'étois à la place de Monſieur Phlegias, je détacherois après vos raiſons une douzaine d'Arguments cornus qui les mettroient en pieces.

FRANCISCO.

Trois contre un! la partie n'eſt pas égale. Pour vous Lyſete épargnez-moi un peu je vous en prie.

LYSETE.

Epargnez, vous-même, Monſieur Phlegias.

PHLEGIAS.

Laiſſe le dire, Lyſete, je ne le crains pas ; avec un ſeul Argument *in Barbara*, je veux renverſer de fond en comble tous ſes raiſonnemens. Qu'il prouve s'il le peut que ſa Comedie de la Femme Docteur n'eſt pas un attentat ſur nos droits, je l'en défie. Je le pourſuivrai là-deſſus juſques dans les derniers rétranchemens de la Logique.

FRANCISCO.

Mais, Monſieur le Docteur, le prend-on ſur le ton Doctorat dans cette Comedie. Vous ne voyez pas qu'Eraſte, Geronte, Angelique, Finette y prouvent l'impoſture de Monſieur Bertaudin, l'extravagance de ſes opinions & le ridicule de vos Femmes Docteurs, par des raiſonnemens Theologiques. Ils s'en tiennent uniquement aux raiſons que le bon ſens & l'experience que chacun fait de ſes mouvemens interieurs peuvent fournir à tout homme qui ſçait les premiers élemens de ſa Religion.

PHLEGIAS.

Il eſt bien queſtion vraiment de ſentiment & de raiſon dans des opinions de cette nature.

ARLEQUIN

Sans doute ; & vous devriez avoir honte de parler de sentiment & de raison en presence de Monsieur le Docteur. N'est-il pas vrai Lysete?

LYSETE.

Assurement, & j'en ai honte pour lui.

FRANCISCO.

Je sçai que ces Juges ne sont gueres favorables à ces Messieurs, c'est pourquoi ils les maltraitent si fort dans tous leurs ouvrages.

ARLEQUIN.

Vous voudriez donc que ces Messieurs allassent se soumettre avec leur doctrine à des Juges qui les contrecarrent toûjours, qui vont attaquer & renverser leurs opinions dans l'esprit de tout le monde? à d'autres.

LYSETE.

Si quelqu'un s'avisoit de venir me faire voir aussi mon bec jaune, il trouveroit à qui parler.

PHLEGIAS.

Cela me passe, qu'on croye avoir droit de s'embarquer dans la mer Theologique sans autre Pilote que le sentiment &

la raiſon; & quel chemin peut-on faire avec de pareils guides?

FRANCISCO.

On en fait peu je l'avoüe, mais ce peu ſuffit pour ce que diſent les perſonnages de la Comedie touchant les ridicules qu'on y expoſe.

PHLEGIAS.

Ce peu ſuffit pour ſe taire.

ARLEQUIN.

Bon!

LYSETE.

Ma foi, le voila pris.

FRANCISCO.

Et ce peu de chemin ne ſuffit-il pas pour comprendre que ceux qui ſans ces guides en veuleut faire davantage, ne ſcavent où ils vont, & qu'ils deviennent tôt ou tard un vrai gibier de Theatre, comme vos Bertaudins & vos Femmes Docteurs?

ARLEQUIN.

Il veut vous échaper, M. le Docteur, mais ne lachez pas priſe.

LYSETE.

Tenez ferme il n'a que la raiſon de ſon côté, & vous avez la ſcience.

FRANCISCO.

Nous avons encore un droit naturel, qui parle pour nous dans la Comedie, & qui vaut bien celui des Docteurs n'en déplaiſe à M. Phlegias.

PHLEGIAS.

Un droit naturel?

FRANCISCO.

Oüi, oüi, Monſieur le Docteur Quand nous tournons en ridicule vos cheres Femmes Docteurs & vos autres Heros, nous uſons du droit que tout ſujet a de faire éclater ſon zele pour ſon Souverain, & un fils pour ſon pere.

PHLEGIAS.

Vous avez raiſon, ſi vous prenez le Demon pour votre pere & votre Souverain.

ARLEQUIN.

Que dis-tu de ce coup Lyſete? victoire, victoire à Monſieur Phlegias.

LYSETE.

Par ma foi, le voila triomphant avec ſon demon.

FRANCISCO.

Pourquoi voulez-vous que je prenne

le demon pour notre Roi & notre pere? Nous ne ſommes pas aſſez d'accord avec vous autres, Monſieur Phlegias, pour pouvoir vivre en freres. Le Souverain & le Pere dont je parle, ſont le pere commun de tous les Fideles, & l'auguſte Monarque qui nous gouverne, dont vous mépriſez les Ordonnances. En qualité de Docteurs, vous croyez avoir droit de vous revolter contre ces puiſſances, de tourner contre le Pape un pouvoir qu'il vous a mis en main, de lui montrer en vous des Enfans denaturez, ingrats & rebelles, de le taxer d'erreur, d'ignorance, d'entêtement, d'un dévoûment ſervile & ridicule à des opinions qui, dites-vous ne ſont pas les ſiennes, auxquelles vous prétendez qu'il vous immole, & avec vous, la grace, la pureté de la morale & nos libertez? En qualité de Docteurs, vous croyez avoir droit de l'attaquer par des écrits injurieux dont le ſeul tître a quelque choſe d'affreux & de riſible tout enſemble. En un mot, vous croyez pouvoir franchir à ſon égard toutes les Loix divines & humaines, & nous en qualité de ſes Enfans nous n'aurions pas droit de défendre ſes interêts, à notre

maniere, en vous ôtant le maſque dont vous impoſez à tant d'eſprits foibles?

PHLEGIAS.

Aſſûrément, voila d'importantes perſonnes pour l'Etat & la Religion que de Comediens? vous m'en donnez-là une belle.

LYSETE.

Ah! que cela eſt bien remarqué! en effet c'eſt quelque choſe de drôle que des Comediens défenſeurs de l'Etat & de la Religion, eux qui ne ſçavent que faire rire.

ARLEQUIN.

Monſieur Phlegias vous ne riez pas de cette raiſon? rions tous trois Lyſete. Hi, hi, hi, hi. Ho, ho, ho, ho.

LYSETE.

Pouſſez, Monſieur Phlegias, tandis que les rieurs ſont pour vous, hi, hi, hi, hi.

FRANCISCO.

Sçachez, Monſieur le Docteur que les vices étant les plus grands ennemis de l'Etat & de la Religion, un Comedien qui les attaque par ce qu'ils ont de bas, de honteux & de ridicule, en fait plus diſparoître dans une heure avec

ſes traits comiques & ſon air badin, qu'un Docteur dans ſix mois avec toute ſa lugubre & peſante morale.

LYSETE.

Et moi je vous ſoûtiens, que Monſieur Phlegias fera pratiquer plus de vertus dans un jour que vous autres ne corrigerez de défauts dans mille. Qu'aurez-vous à dire à cela, ſi je vous fais voir que j'en ai fait cent fois l'experience?

PHLEGIAS.

Si vous êtes les défenſeurs de l'Etat & de la Religion; que feront donc tous ceux qu'on joüe dans cette Comedie?

ARLEQUIN.

Le voila bien embaraſſé, car on ne peut nier qu'ils ne ſoient des grands perſonnages. Répondez vîte, que ſeront donc toutes ces Colomnes de la verité; des Tartuffes? des Bertaudins; voyons, voyons.

FRANCISCO.

Ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne fuſſent pas.

PHLEGIAS.

Je vous entends, mais vous avez beau faire; vous n'en êtes pas où vous croyez,

& nous vous empêcherons bien de joüer cette Comedie.

FRANCISCO.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton, je vous declare que nous la joüerons ce ſoir même, & que ſi nous nous le mettons en tête, nous joüerons non ſeulement vos Femmes Docteurs, mais vos Docteurs Femmes. Car morbleu, vous en avez autant & plus que de Femmes Docteurs. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Il le fera comme il le dit.

LYSETE.

Il ne faut pas en avoir le dementi Monſieur Phlegias.

PHLEGIAS.

Non ſans doute, car je me ſuis chargé d'empêcher la repreſentation de cette Comedie; & j'en trouverai bien les moyens. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *à Liſette.*

Adieu, charmant purgatif des humeurs melancoliques, ſi vous avez chez vous quelque autre Monſieur Phlegias envoyez-le ici, nous en tirerons parti de notre mieux. Il faut que vous ſoyez

auſſi de la partie. Vous ſçavez bien la chanſon.

Plus on eſt des foux
Plus on rit à table.

LISETE.

Grand merci; la raiſon eſt des plus touchantes. Laiſſez-moi faire, il ne tiendra pas à moi que vous ne voyez paſſer en revûë chez votre Franciſco tous ces Braillards qui nous rompent la tête. J'ai une trop belle occaſion de me venger, pour la planter là. Adieu beau vengeur des affligées.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

METAPHRASTE.

UN Docteur ſe laiſſer traiter ainſi par un Comedien ! Mais ce que tu dis là eſt-il bien vrai, Liſete?

LYSETE.

Il n'eſt que trop vrai, M. Metaphraſte, & vous ne ſçauriez croire la colere que j'en ai.

METAPHRASTE.

Où étois-tu, Metaphraſte? nous vous aurions bien fait danſer d'un autre air, M. le Comedien.

LYSETE.

C'eſt ce que je diſois en moi-même, quand je voyois que M. Phlegias ne ſçavoit pas ſe défendre.

METAPHRASTE.

He ! que ne venois-tu me querir? je l'aurois teraſſé du premier coup.

LYSETE.

Je le crois bien.

METAPHRASTE.

J'aurois mis tous ſes raiſonnemens en poudre.

LYSETE.

Voilà ce qu'il lui falloit, M. Phlegias eſt bien un habile homme, mais quelle difference de vous à lui ?

METAPHRASTE.

Mon Dieu, M. Phlegias eſt un bon homme, & il ſçait même quelque choſe, mais ce n'eſt pas ſon fait que ces ſortes de diſputes, & je ne ſçai pas pourquoi ta maîtreſſe s'eſt ſi fort cœffée de cet homme ; on pourroit bien, ſans vanité la diriger dans les voyes de la grace & de la ſaine morale, un peu mieux qu'il ne fait. Tu ne le dis pas quelquefois à ta Maîtreſſe, quand tu me vois l'emporter ſur M. Phlegias dans nos diſputes ſavantes.

LYSETE.

Je me ſuis dit ſouvent à moi-même qu'elle devroit vous traiter tous bien autrement qu'elle ne fait ; mais je n'ai jamais oſé lui declarer mes ſentimens là-deſſus, de peur de quelque tempête ; car vous ſçavez le vacarme qu'elle fait quand on touche à ſes inclinations.

SCENE II.

PAMPHILE METAPHRASTE.

PAMPHILE.

JE me ſuis bien douté de votre projet. Vous venez relancer les Comediens, comme M. Phlegias? y ſongez-vous? eſt-ce là le moyen d'empêcher qu'ils ne joüent cette Comedie? vous faites juſtement ce qu'il faut pour augmenter en eux l'envie de nous berner.

METAPHRASTE.

Et vous voulez que j'avale tout doucement l'affront qu'ils viennent de nous faire dans la perſonne de M. Phlegias.

PAMPHILE.

Cet affront, je l'avouë, eſt de dure digeſtion, mais il ſera bien plus fâcheux pour nous de nous voir ſur un Theatre l'objet de la riſée publique.

METAPHRASTE.

En cas que ce malheur arrive, on eſt aſſez fort pour y remedier.

PAMPHILE.

Croyez-moi, le remede à ces ſortes de maux eſt pire que le mal. Les coups que l'on reçoit ſur un Theatre ſont autant de coups de grace dont on ne revient jamais. Toute la prudence git à les arrêter, ou à les faire tomber ſur d'autres.

METAPHRASTE.

Ce n'eſt pas là ce qui m'embaraſſe; j'ai dequoi confondre le public quand il voudra rire des Femmes Docteurs. Croyez-vous que tous ſes éclats de rire ne tomberont pas quand nous lui ferons voir dans une bonne apologie des femmes qu'il y en a eu de tout tems & qu'il y en a encore aujourd'hui de très-ſçavantes.

PAMPHILE.

Laiſſons-là toutes ces apologies des Femmes, nous ne ferions que fournir de nouvelles armes à nos ennemis. Il y a bien aſſez long-tems qu'on nous accuſe d'enſeigner aux Femmes les matieres de la grace, plûtôt pour l'amour d'elles que pour l'amour de la grace elle-même.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai que la malice du ſiecle ſur ce point eſt étrange. Mon deſſein étoit encore de mettre meilleures troupes en campagne pour dire de tous côtez que cette Femme Docteur eſt une Comedie execrable, impertinente & ridicule.

PAMPHILE.

Ajoûtez-y toutes les injures du monde, qu'avancerions-nous ? dire du mal de cette piece, c'eſt dire que le public eſt un ſot. Car enfin, par je ne ſçais quelle fatalité, elle eſt generalement applaudie.

METAPHRASTE.

Ah ! ſi Paſcal pouvoit revivre, il feroit bientôt faire volte-face au public ! le bon ſecours que nous avions dans ſa plume !

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que les Moliniſtes ont eu en lui un terrible adverſaire ; mais nous n'avons pas beſoin aujourd'hui de défenſeurs qui s'abandonnent ſi fort à leur humeur ſatirique. Tous ces traits mediſans, flattent d'abord agréablement un Lecteur curieux & malin ; mais lorſque

la

la pointe de ces traits vient à s'émousser avec le tems, & que le Lecteur revenu de son admiration, s'apperçoit enfin que ces traits portent à faux & que c'est l'imposture qui les a aiguisez, ces traits si fins & si agréables, se tournent en traits de mépris & d'indignation contre leur Auteur, comme nous le voyons par rapport aux Provinciales. Un esprit dominé par l'envie de médire, va toûjours plus loin qu'il ne se propose & qu'il ne doit aller. Pascal qui n'avoit d'abord en vûe que les Jesuites, répandit malheureusement son fiel sur le Pape, sur le Roi, sur la Religion, & nous fit par-là payer bien cherement le plaisir de lui voir déchirer nos ennemis, puisque ces emportemens de Satyre furent cause que ses Provinciales condamnées par les Puissances Ecclesiastiques & Seculieres, furent flétries en tant d'endroits de la maniere la plus honteuse.

METAPHRASTE.

Sçavez-vous ce que nous ferons, si nous ne pouvons pas empêcher la représentation de la Femme Docteur? il faudra faire diversion en répandant de tous côtez sous main des Libelles sanglans contre les Molinistes, où nous les déchire-

rons à belles dents comme des ennemis de l'Etat & de la Religion.

PAMPHILE.

En verité, vous me feriez enrager avec vos Libelles. Le Public en eſt déja inondé, & vous voudriez en faire de nouveaux. Pour moi, je vous l'avouë, quand je vois tant d'injures dans les ſeuls Titres de ces Ouvrages j'en ai honte, & il me ſemble entendre dire de tous côtez. *Quoi ce ſont-là les Ouvrages de ſes Déſenſeurs de la Grace, de ces zelez Partiſans de la Morale la plus pure & la plus ſevere? Bon Dieu, quelle maniere de défendre la Religion! il faut bien qu'à force de combattre, ils ayent uſé les armes que nous fournit l'Auteur de la Grace, puiſqu'ils ſont reduits à ſe ſervir de celles du demon.* Voilà les reflexions que feront les plus moderez, je vous laiſſe à penſer ce que diront les autres.

METAPHRASTE.

On n'y cherche pas tant de façons. Quand le peril preſſe, il faut faire armes de tout, & celles dont on attend le moins de ſuccès, à ne conſulter que la raiſon, ſont tres-ſouvent celles d'où dépend la victoire.

PAMPHILE.

Mais, de bonne foi, croyez-vous qu'il vous ſoit facile de faire voir au Public des Ennemis de l'Etat & de la Religion, dans des perſonnes que ce Public voit s'immoler ſans reſerve par tout, & en tout tems au bien de l'Etat & de la Religion ? qui y tiennent par de ſi fortes & ſi profondes racines, que nous n'avons jamais pû leur donner les moindres ſecouſſes, ſans interreſſer les Chefs de l'Etat & de la Religion, & les irriter contre nous ?

METAPHRASTE.

C'eſt un effet de la politique de ces Moliniſtes.

PAMPHILE.

Si c'eſt-là une politique, c'en eſt une, à mon ſens bien eſtimable, & bien digne d'envie, car enfin, s'attacher en tout tems les puiſſances du monde les plus reſpectables par des nœuds auſſi forts que ceux qui uniſſent les Moliniſtes à leurs Souverains & aux Papes, ne peut être que l'effet d'une haute ſageſſe, d'une habileté conſommée, d'un genie des plus vaſtes & des plus penetrans, ou bien l'effet des bons ſentimens qu'une ame bien née doit avoir pour la Religion & pour ſon Roi.

METAPHRASTE.

Vous imaginez-vous que tout le monde aille chercher comme vous toutes ces ſubtilitez ?

PAMPHILE.

Et vous imaginez-vous, vous-même que le monde ſoit aſſez ſot pour ne pas voir ce qui crêve les yeux.

METAPHRASTE.

Si vous trouvez des inconveniens à tout ce que l'on vous propoſe, il faut donc ne plus ſonger à notre défenſe, & nous laiſſer mettre le pied ſur la gorge?

PAMPHILE.

Je ne dis pas cela : Nous devons employer tous nos efforts pour nous garantir du mal qui nous menace; mais je ſoûtiens que pour éviter un malheur il ne faut pas tomber dans un autre.

METAPHRASTE.

Mais vous, qui faites là-deſſus des raiſonnemens à perte de vûë, ne pourriez-vous pas fournir quelques expediens pour nous tirer d'intrigues?

PAMPHILE.

Je ſçai bien au moins, que ſi je ne puis empêcher cette Comedie de paroître, je n'irai pas me charger d'un nouveau ridicule, en peſtant, contre elle & ſon Auteur. Je ſuivrai le torrent, je ne

puis mieux faire, & je rirai avec le public.

METAPHRASTE.

L'expedient eſt merveilleux. Ma foi, mon cher Patron ſi vous ne plaidez pas mieux au Barreau, je vous conſeille d'aller pendre votre Robe au croc. Vous voulez bien que j'aille annoncer à nos Meſſieurs cet admirable ſecret que vous venez d'enfanter pour nous tirer de peine.

PAMPHILE.

Vous nous en tirerez beaucoup mieux ſans doute?

METAPHRASTE.

Je ſeroit un grand ſot, ſi je n'avois pas des meilleurs reſſources.

SCENE III.

LEONOR, PIERROT, ISABELLE.

ISABELLE.

NOn, vous dis-je, vous ne m'échaperez pas; puiſque nous ſommes en train, il faut achever la repetition de cet Acte.

LEONOR.

En voilà bien aſſez pour le preſent. Je

ne ſçais ce que c'eſt; je ne puis compatir avec cette Dame Lucrece, & tout ce que je vois me ſemble des Femmes Docteurs.

ISABELLE.

Je ne voudrois pas qu'il fut dit, qu'un ſi beau titre vous fût à charge.

LEONOR.

S'il vous paroît ſi beau, changeons de perſonnage.

ISABELLE.

Quoi, vous voudriez deſcendre du haut du Doctorat juſqu'à la condition d'une Finette? ſi donc; vous n'y ſongez pas.

PIERROT.

Si ce perſonnage vous peſe, je le prendrai bien moi.

ISABELLE.

Voilà un offre qui n'eſt pas à refuſer. Voyons un peu ce muſeau. He, cela n'iroit pas tant mal ſous une coëffe.

LEONOR.

Oüi, voilà une face juſtement taillée pour faire des Lucreces.

PIERROT.

Il eſt vrai, que j'ai un peu de barbe; mais il y a des femmes qui en ont.

ISABELLE.

Tant mieux, c'eſt pour donner du relief au Doctorat. Une Femme Docteur

en barbe eſt Docteur à double tître.

LEONOR.

Mais ſçais tu aſſez bien ton rôle de la Bertaudiniere pour te charger encore de celui de Madame Lucrece ?

PIERROT.

Je le ſçais comme ma croix de par Dieu.

ISABELLE.

Tu broncbe pourtant toûjours à l'Anagrame.

PIERROT.

Oh ! que j'y ai mis bon ordre. En cas que je ne m'en ſouvienne pas bien, j'en dirai une autre que j'ai faite.

LEONOR.

Ah ! ah ! tu fais donc des Vers. Dieu ſçait s'ils ſentent leur M. de la Bertaudiniere. Voyons vîte cette Anrgramme.

SCENE IV.

FRANCISCO, ISABELLE, LEONOR, PIERROT.

FRANCISCO.

QUe faites-vous-là plantez comme des y grecs ? Votre tranquillité m'aſſomme. Ne vous a t-on pas dit que nous devions joüer ce ſoir la Femme Docteur. Allons morbleu, un peu d'action M. de

la Bertaudiniere ? vos rôles où ſont-ils ? voyons, êtes-vous prêts ?

SCENE V.

METAPHRASTE, FRANCISCO, ISABELLE, LEONOR, PIERROT.

METAPHRASTE.

VOus voilà donc, Monſieur, qui traitez les gens d'heretiques, qui vous mocquez des Docteurs, qui voulez joüer tant de ſaints perſonnages en dépit qu'ils en ayent.

FRANCISCO.

Oüi, Monſieur le Docteur, me voici en perſonne, prêt à vous rendre, ce ſoir même, tout ce que l'on doit à votre rare merite. Vous venez; à ce que je vois offrir à notre zele une nouvelle matiere ? Il ne falloit pas vous donner cette peine, Monſieur le Docteur, nous avons de matiere de reſte.

ISABELLE.

Prenez toûjours. Tout ſert en tems & lieu.

PIERROT.

Non, vous n'y êtes pas. Il vient com-

me ce gros Monſieur Phlegias de ce matin, pour nous empêcher de joüer notre Comedie. *A Metaphraſte.* De quoi vous aviſez-vous, avec votre grand chapeau pointu, & votre manteau ſur l'épaule de ne vouloir pas que nous nous divertiſſions, & que nous divertiſſions les autres? Qui eſt morveux, qu'il ſe mouche. Allez-vous-en à votre Philoſophie, & laiſſez-nous-en repos. Oüais, voilà qui eſt plaiſant, il nous plaît de joüer les Femmes Docteurs, qu'avez-vous à voir la dedans? ſont-ce vos Femmes? où êtes-vous des Femmes Docteurs.

METAPHRASTE.

Ce n'eſt pas à vous que je parle, mon ami, de quoi vous aviſez-vous vous-même?

LEONOR.

Ah! mon Dieu, Monſieur le Docteur quelle colere montrez-vous dans vos yeux? les voilà tous étincellans: ſi vous n'y prenez garde toute votre Doctrine va quitter votre bouche & paſſer dans vos regards.

METAPHRASTE.

Sçavez-vous bien, Meſſieurs les rieurs, & Meſdames les rieuſes que je ne ſuis pas Monſieur Phlegias, & que je vous apprendrai à vous connoître?

ISABELLE.

Voilà un plaiſant original.

PIERROT. *à Iſabelle.*

Il me prend envie d'aſſener un grand coup de poing bien ſerré ſur ſes larges épaules. Qu'en dites-vous?

FRANCISCO.

Monſieur vient ſans doute arrêter une place pour voir la repréſentation de la Femme Docteur ? voulez-vous être ſur le Theatre ou aux premieres Loges ? vous n'avez qu'à choiſir, vous aurez la préference.

METAPHRASTE.

Je viens vous dire que ſi vous joüez cette Comedie, ce ne ſera pas impunément, & qu'on vous en fera repentir plus d'une fois.

FRANCISCO.

Et pourquoi ne voulez-vous pas que nous la repréſentions ? cette piece n'eſt-elle pas bien amuſante & propre à divertir un ſpectateur?

METAPHRASTE.

C'eſt une piece ſcandaleuſe, abominable, impertinente, & condamnable dans toutes les terres de la Theologie, & je vous défends de la repréſenter.

FRANCISCO.

Mais Monſieur le Docteur, moderez

un peu vos transports ; vous faites peur à ces Dames.

PIERROT.

Ne craignez rien. Voilà un bras qui se mocque de sa colere & de sa science.

FRANCISCO.

Que veulent donc ces Masques ? Parbleu, ils viennent bien à propos pour vous divertir, Monsieur le Docteur, & pour calmer vos esprits.

SCENE VI.

METAPHRASTE, FRANCISCO, ISABELLE, LEONOR, PIERROT, ARLEQUIN *habillé en femme, avec une robe de Docteur, un grand bonnet sur la tête, & un gros livre qu'il tient gravement entre ses bras.* FLORIDOR *en robbe de Docteur, avec une Quenoüille au côté.*

ARLEQUIN, *presentant la Quenoüille de Floridor a Metaphraste, chante.*

Fille, fille Docteur, file,
File, c'est-là ton destin.
Si j'explique l'Evangile,
Tu peus bien filer mon lin,
File, file, Docteur, file,

File, c'eſt-là ton deſtin.

METAPHRASTE.

O Dieux! quelle inſolence! Allez malheureux, infames, ſcelerats.

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur le Docteur, vous faites tort au Doctorat par votre impatience, & par toutes ces injures.

FLORIDOR.

Seneque dit en ſon Docte traité des Medicaments Spirituels, que lorſque les humeurs ſe mutinent, s'émancipent, ſe revoltent dans un corps Doctoral, il faut *vim vi repellere*, repouſſer & rabattre l'intemperance des ſuſdittes humeurs ſcientifiques, par des raiſonnemens forts, ſolides, vigoureux, faits de main de Maître.

ARLEQUIN.

Oüi, quand on ne peut pas les temperer par des moyens plus doux. Eſſayons encore ce que pourra le chant & la danſe ſur ces eſprits enflammez. *Il danſe avec Floridor autour de Metaphraſte en chantant.*

File, file Docteur, file,
File, c'eſt-là ton deſtin, &c.

FLORIDOR *reprenant ſa quenoüille chante.*

Pour filer en homme habile,
J'ai beſoin de votre main.

ARLEQUIN.

Seule, quoique difficile,
Je lis bien ton Auguſtin.
File, file Docteur, file,
File file, ſeul mon lin.

FLORIDOR.

Puiſqu'il faut donc que je file,
Filons.... helas dans ma main,
Le fuſeau trop indocile,
Se repoſe, ou tourne en vain.

ARLEQUIN.

Apprens Docteur imbecille,
Apprens à filer mon lin.

FLORIDOR.

Si pour un fil j'en fais mille,
Si je gâte votre lin,
Avec tout votre Evangile,
Vous crîrez comme un lutin.

ARLEQUIN.

File, file Docteur, file,
File, c'eſt-là ton deſtin.

FRANCISCO, *à Metaphraſte qui veut s'en aller.*

Non, Monſieur le Docteur, vous ne vous en irez pas encore. Vous voilà tout en feu, vous riſqueriez d'attraper quelque bonne pleureſie.

ARLEQUIN.

Voyons ſi une diſſertation ſavante aura plus de pouvoir ſur l'eſprit de Mon-

ſieur le Docteur que nos chants & notre danſe. *à Pierrot.* venez, mon ami, je veux que vos épaules ayent l'honneur de me ſervir de pulpître. Cà qu'on ſe courbe, les mains jointes par derriere. Bon *il ouvre ſon livre ſur les épaules de Pierrot, & frappe deſſus à chaque feuillet qu'il tourne.*

PIERROT *ſe redreſſant tout à coup jette l'in-folio ſur Metaphraſte & s'enfuit.*

O Dieux quelle voix de tonnerre entends-je par là. Je crois que c'eſt quelque diable qui éternue.

SCENE VII.

M. TINTAMARRE, METAPHRASTE.

M. TINTAMARRE, *touſſant à pleine voix.*

Hem, hem. Qu'eſt-ce donc Monſieur Metaphraſte & que ſignifie ce trouble où je vous vois? Hem, hem.

METAPHRASTE.

Tout eſt renverſé, Seigneur Tintamarre, il n'y a plus rien de ſacré dans le monde pour ces impies de Comediens.

M. TINTAMARRE.

Qu'ont-t-ils donc fait?

METAPHRASTE.

Ce qu'on ne pourroit jamais comprendre, ce que l'enfer peut inventer de plus malin & de plus ſacrilege. O Ciel où ſont tes foudres & carreaux?

M. TINTAMARRE.

Que ſignifient tous ces tranſports? Parlez, expliquez-vous.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, M. TINTAMARRE, METAPHRASTE.

ARLEQUIN, *ſe tournant du côté d'où il vient.*

ON vous en empêchera bien de par tout les Diables, & ſi je ſuis aſſez mal-heureux pour ne pas y réüſſir, au moins ſera t'il dit que j'aurai fait tout mes efforts pour empêcher qu'on ne joüe dans cette Femme Docteur tant de perſonnes que j'honnore & que je reſpecte.

M. TINTAMARRE.

Le voilà, parbleu, qui prend nos interêts; on me l'avoit bien dit, mais je ne pouvois pas me le perſuader.

ARLEQUIN *tourné du même côté d'où il vient.*

C'eſt vous qui êtes les Ennemis de la

Religion, & non pas ces Meſſieurs. Peut-on défendre la Grace & la bonne morale par des diſcours plus brillans & de plus belles Phraſes? La Grace, dites-vous, n'a pas beſoin de pareilles défenſes, & ce n'eſt point par des paroles fleuries qu'on doit prouver ſon triomphe, mais par la pratique des vertus où elle nous porte; voilà qui eſt admirable, & de quoi vous aviſez-vous-là? Eſt-ce à vous à mettre le nez dans la conduite de ces meſſieurs, pour voir ſi elle eſt conforme à leurs diſcours?

M. TINTAMARRE.

Voilà qui eſt bien obligeant de prendre notre parti contre vos Confreres, comme vous le faites?

ARLEQUIN.

Ah! ah! vous voilà meſſieurs; je ne vous voyois pas. En prenant votre parti je crois prendre le parti de la verité, & voilà ce qui m'anime contre cette impertinente Comedie, & ceux qui la veulent repréſenter. Eh bien, meſſieurs, qu'avez-vous reſolu pour en empêcher la repréſentation?

METAPHRASTE.

Et de quoi nous ſervent tous les mouvemens que nous nous donnons? on ſe mocque de nos diſcours, de nos menaces & de nos perſonnes. AR-

ARLEQUIN.

De vos perſonnes? & qui ſeroit aſſez temeraire pour cela?

METAPHRASTE.

Vos Comediens qui viennent de me joüer à ma barbe, avec des geſtes les plus inſolens du monde.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt bien hardi, je voudrois bien ſçavoir quels ſont ces audacieux. Cependant prenons vîte quelque parti. Car on va joüer ce ſoir même la Femme Docteur ſi nous n'y mettons ordre.

METAPHRASTE.

Hé bien, que nous conſeillez-vous dans cette extrémité où nous ſommes reduits?

ARLEQUIN.

Moi, conſeiller des Docteurs! à moi n'appartient tel honneur. C'eſt à moi à conſulter vos doctes lumieres.

METAPHRASTE.

Pardonnez-moi: quoique vous ne ſoyez pas auſſi habile que nous, vous êtes notre ami, & cela ſuffit. Un ami ignorant conſeille ſouvent beaucoup mieux que l'homme le plus ſçavant, quand il n'eſt que dans vos interêts.

ARLEQUIN.

Doucement mon petit cœur. Tudieu, comme vous vous enflez des éloges que

l'on vous donne? Ne ſemble-t-il pas que vous le meritez? Mais, Monſieur le Docteur, pour bien m'acquitter de l'emploi dont vous m'honorez, & pour ouvrir quelque avis d'importance, il me faudroit une Robe de Docteur. *il s'en va.*

M. TINTAMARRE.

Il a raiſon. Ses opinions en ſeront de beaucoup meilleures, & ſes raiſonnemens plus juſtes & plus convainquans; ce n'eſt pas parce que ce beau Monſieur l'Auteur le dit dans ſa Comedie, mais parce qu'en effet je l'ai éprouvé moi-même. Vous vous ſentez tout autre quand vous opinez en Robe.

SCENE IX.

ARLEQUIN, METAPHRASTE, M. TINTAMARRE.

ARLEQUIN, *en robe de Docteur.*

MOn avis eſt que la Femme Docteur merite les petites maiſons par la raiſons qu'on ne voit gueres rien ici-bas de plus ridicule.

METAPHRASTE.

C'eſt bien dit & l'on feroit bien plus encore ſi l'on vouloit m'en croire ce ſe-

roit de condamner ſon auteur à aller faire des Comedies à l'autre monde.

M. TINTAMARRE.

Votre ſentiment eſt un peu trop rigide Monſieur Metaphraſte.

ARLEQUIN.

Point point. C'eſt ainſi que doit parler un Docteur de la morale ſevere. Il faut laiſſer la douceur & la compaſſion aux Caſuiſtes relachez. Voudriez vous qu'il s'allat faire ſiffler de ſes confreres en opinant en Moliniſte ?

METAPHRASTE.

Je ne ſuis pas ſi ſot.

M. TINTAMARRE.

Un bon factum contre cette Comedie, renforcé des authorites, des Rebufes, des Cujas & des Bartoles ne ſeroit pas une choſe indifferente ; qu'en dites vous ? cela même ne ſerviroit pas peu à augmenter nôtre credit aupres des femmes dont nous deffenderions en même temps la cauſe.

ARLEQUIN.

Vous le croiez ? Loin de nous en avoir obligation, elles ſeroient femmes à ſe moquer de nous. N'ont elles pas été ces folles les premieres a rire de cette Comedie, qui devoit les faire enrager ? & ce ne ſont pas les Femmes du bas étage, les ignorantes, les Coquêtes qui rient, ce

ſont celles du grand air, celles qui ont paſſé juſqu'ici pour les plus ſenſées, les plus ſpirituelles, les plus ſçavantes, & les plus ſages. En verité c'eſt le monde renverſé que ces femmes, & l'on ne ſçait comment s'y prendre avec elles.

METAPHRASTE.

Je ne vois pas ce que cette Comedie a de ſi plaiſant pour faire rire ainſi tant de gens. Et quand même il y auroit quelque choſe de drôle, ne faut-il pas ſçavoir avant que d'en rire, ſi les perſonnes & les choſes que l'on y donne pour ridicules, ſont telles qu'on le dit? c'eſt être bien nigaut à mon ſens, que d'aller rire ainſi à l'étourdie.

M. TINTAMARRE.

Parbleu je trouve cela bien ridicule.

ARLEQUIN.

Vous verrez qu'il en ſera des Bertaudins & des Femmes Docteurs comme des Comteſſes d'Eſcarbagnas & des Pourceognacs. Quand Moliere mit ces perſonnages ſur ſon Theatre, il ſçavoit bien où étoient ſes originaux, & bien de gens dans Paris le ſçavoient auſſi: mais ceux des Pariſiens qui l'ignoroient, s'aviſerent-ils, avant que d'en rire d'envoyer faire des perquiſitions chez tous les Porceo-

gnacs de Limoges, & chez les Eſcarbagnas de la Gaſcogne, pour ſçavoir ſi tous ces Pourceognacs & ces Eſcarbagnas étoient reſſemblans? point du tout, ils ſe mirent en attendant, à rire comme des fous, ſans autre forme de procès.

M. TINTAMARRE.

Nous pouvons le dire à la honte de la France, la raiſon & le jugement n'y regnent gueres.

ARLEQUIN.

Il faut avoüer que c'eſt une étrange nation que Meſſieurs les François avec leur imagination vive. Voulez-vous gager que s'ils ont crû voir en vous les originaux de la Femme Docteur en liſant cette Comedie, ils ſoient gens après cela à vous traiter de Bertaudins, & à vous aller rire au nez? Je vous demande pardon Meſſieurs, ſi je parle ainſi de votre nation.

METAPHRASTE.

N'ayez là-deſſus aucune peine. Vous nous rendez juſtice.

M. TINTAMARRE.

Cependant nous perdons le tems avec toutes ces reflexions.

ARLEQUIN.

Opinons donc. Je crois, ſauf meilleur avis, que nous ne ferions pas mal de ſai-

re inhibitions & défenſes à toute ſorte de perſonnes de prendre du plaiſir à la lecture de la Femme Docteur, ſous peine d'encourir votre diſgrace, & d'être declarez net & ſans aucun droit d'appel, ennemis jurez des delectations invincibles, & incapables de goûter, ſentir, ſavourer les ſuſdites delectations.

METAPHRASTE.

Une bonne ſatyre contre l'Auteur de la Comedie & ceux qui la veulent repréſenter, voilà ce qu'il nous faut. Nous ne ferions pas mal d'en écrire à nos Poëtes. Qu'en penſez-vous?

M. TINTAMARRE.

Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher ailleurs ce que l'on a chez ſoi? S'il faut des ſatyres nos Avocats ne le feront-ils pas?

METAPHRASTE.

Mais, une ſatyre n'eſt gueres le fait d'un Avocat.

M. TINTAMARRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, monſieur metaphraſte, une ſatyre n'eſt pas le fait d'un Avocat? Si vous étiez tout autre, l'on vous feroit ſentir bientôt, ſi un Avocat ſçait faire une ſatyre.

METAPHRASTE.

C'eſt donc ainſi que vous prenez les choſes?

M. TINTAMARRE.

Je les prens comme on les donne; mais vous devriez prendre un peu moins de préſomption, & meilleure opinion des autres.

ARLEQUIN. *à part.*

Que je rirois s'ils pouvoient ſe donner quelque gourmade? chantons un peu pour ne les pas détourner. La là la, ra ra.

METAPHRASTE.

L'on ne préſume pas trop de ſoi-même, lorſque l'on eſt ce que l'on croit être.

M. TINTAMARRE.

Hé! morbleu; ſi on pouvoit nous forcer à ne croire de nous que ce que nous ſommes, il eſt bien de perſonnes dont nous verrions baiſſer l'opinion de plus d'un étage.

METAPHRASTE.

Cette opinion pourroit bien baiſſer, mais je ſuis bien aſſuré qu'elle ne deſcendroit jamais juſqu'à l'état où loge le merite de certaines gens.

ARLEQUIN.

Les bas étages vous font de la peine? par-là corbleu ce ſont les meilleurs, c'eſt,

le plus charmant des Dieux, c'eſt Bacchus en perſonne qui y loge.

M. TINTAMARRE.

Laiſſez, laiſſez-moi un peu rabattre cette haute opinion que Monſieur a de ſon merite.

METAPHRASTE.

Ce ne ſera pas au moins par vos Factums que vous la rabattrez.

M. TINTAMARRE.

Vous avez raiſon : car c'eſt trop d'un Factum, pour rabattre un ſi petit merite.

METAPHRASTE.

Il ne bleſſeroit pas tant vos yeux, s'il étoit auſſi petit que vous le dites.

M. TINTAMARRE.

C'eſt bien mes oreilles qu'il bleſſe & non pas mes yeux, lorſqu'il ſort de votre bouche ſous la forme de ces diſcours froids & maſſifs, qui font de vos Auditeurs autant de Martyrs.

METAPHRASTE.

Vous croyez apparemment d'échauffer les vôtres par cette voix de tonnerre dont vous ébranlez les cerveaux des Juges, &

dont vous faites retentir tout le Palais? ſçachez que les Aquilons, pour être les vents les plus impetueux & les plus bruyans, ne laiſſent pas que d'être les plus froids & les plus inſupportables.

M. TINTAMARRE.

Si les miens reſſemblent auz grands vents, en cela ils n'ont pas le double avantage qu'ont les vôtres, d'aſſommer & d'endormir; car morbleu, je défie Laudanum de mieux operer en faveur du ſommeil que votre éloquence.

METAPHRASTE.

Vous ne me devez rien de ce côté-là. Il y a long-tems que vos rares productions vous auroit acquis cet avantage, ſi l'envie de rire ne l'emportoit dans vos Lecteurs ſur l'envie de dormir.

M. TINTAMARRE.

Vous me faites pitié de raiſonner de la ſorte. Allez, allez : je vous renvoye aux Bertaudins.

METAPHRASTE.

Vous ne voulez donc pas que je m'éloigne de vous, car ils ſont avec les Braillardins & les Frondebulles qui vous attendent.

M. TINTAMARRE *en s'en allant.*

Allez, la craſſe & la honte de l'école, Pedant fiefé.

ARLEQUIN. *voyant qu'ils s'en vont.*

Eh Meſſieurs, vous n'y ſongez pas! que diable? voulez-vous tout aujourd'hui vous quereller : ſans moi ils y ſeroient juſqu'à demain.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

CLORIS, M. TINTAMARRE

CLORIS.

OUi, mon Frere, je vous l'ai dit cent fois? Votre naturel boüillant & emporté vous broüillera à la fin du compte avec tous nos Amis. Qu'eſt-ce qui vous obligeoit d'aller traiter de la ſorte Monſieur Metaphraſte? voilà notre entrepriſe bien avancée. Après cela je vous conſeille de dire que ce ſont les Femmes qui gâtent les affaires, qu'il n'eſt pas de la prudence de les y faire entrer. Eh! mon Dieu! ſi je me fuſſe mêlée de celle-ci, il y a déja long-tems que nous en aurions vû la fin. Ecoutez, mon Frere, je vous le declare net, ſi de cette affaire-ci nous perdons Monſieur Metaphraſte vous pou-

vez compter que je ne vous le pardonnerai jamais.

M. TINTAMARRE.

Aſſurément vous ferez là une grande perte. eh ! morbleu ! vous y gagneriez plus que vous n'y perdriez.

CLORIS.

Que dites-vous-là, mon Frere? un homme qui ne manque pas une de nos aſſemblées, qui nous explique les endroits les plus difficiles de l'Ecriture & des Peres, dont le zele pour notre édification, lui fait chercher de tous côtez avec un ſaint empreſſement, juſqu'aux plus petits Ouvrages qui ſe font contre le Pape, & les Moliniſtes pour nous en faire part?

SCENE II.

CLORIS, M. TINTAMARRE, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

IL y a long-tems que je vous cherche, Madame, pour vous avertir que si vous avez eu jusqu'ici pour agréables ma presence, & mes instructions; vous devez à Monsieur Tintamarre le chagrin d'en être privée pour jamais, c'est de quoi vous assure avec regret votre très-humble serviteur, instructeur & glossateur Metaphraste.

CLORIS.

Ah! mon Frere! voyez de quoi vous êtes cause. Monsieur Metaphraste où allez-vous donc si vîte. Attendez.

SCENE III.

ARLEQUIN, LEONOR, ISABELLE, FLORIDOR.

LEONOR.

AS-tu juré de nous venir rélancer par tout? Arlequin de grace, laiſſe-nous achever notre repetition.

ARLEQUIN.

Quoi, refuſeriez-vous un quart-d'heure à Madame Cloris, cette charmante Prude?

ISABELLE.

Nous aurions bien à faire, s'il nous falloit joüer tous les Originaux qui viennent nous interrompre.

ARLEQUIN.

Madame Lucrece, je vous en prie.

LEONOR.

Non, non : cela ne feroit que broüiller mon rôle dans ma tête, & me faire extravaguer enſuite d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Tant mieux, madame Lucrece, tant mieux. Vous en joüerez mieux votre perſonnage.

FLORIDOR.

Va-t-en avec tes Phlegias & tes metaphraſte, & laiſſe-nous en repos.

ARLEQUIN.

Je vous en conjure, monſieur Bertaudin, par toute votre ferveur.

FLORIDOR.

Point d'affaires.

ARLEQUIN. *à Leonor*

Par toute votre ſcience.

LEONOR.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Par tous les hommages que vous rendent les Docteurs.

LEONOR.

C'eſt inutile.

ARLEQUIN. *à Floridor.*

Par l'amour que vous avez pour Madame Lucrece & pour ſon bien.

FLORIDOR.

Encore ?

ARLEQUIN.

Par ſaint Paris.

FLORIDOR.

Non, non, non te dis-je, non.

ARLEQUIN.

Par le bienheurieux Galerien.

FLORIDOR.

Et par ce bras que voilà, ſi tu échauffes davantage le zele de monſieur Bertaudin, je vais faire ſentir à tes épaules juſqu'où peut aller ſa ferveur.

ISA-

ISABELLE.

Crois moi, Arlequin, laisse nous, autrement nous nous exercerons sur ta fripperie.

ARLEQUIN.

Ah Finette, finette, Fourquoi voulez-vous vous montrer une Tygresse à mes yeux ne voulez-vous rien faire pour l'amour d'Arlequin? Eh bien je m'en vais pleurer pour vous attendrir le cœur, insensible que vous êtes.

SCENE IV.

CLORIS, LYSETE, ARLEQUIN, LEONOR, ISABELLE, FLORIDOR.

LYSETE.

Laissez-le Madame; vaut-il la peine de le faire tant prier? vous en aurez plus de gloire, si vous reüssissez toute seule.

ARLEQUIN.

Ah Madame que vous venez à pro-

pos pour ſeconder le zele de ces ames pieuſes qui viennent s'oppoſer à la repreſentation de la Femme Docteur! les voilà qui font rage contre cette Comedie.

FLORIDOR. *bas.*

Ah bourreau!

ISABELLE. *à part.*

Ma foi Madame Cloris? à vûë d'œil vous valez la peine qu'on faſſe quelque choſe pour l'amour de vous.

CLORIS.

Que cela eſt édifiant mes Dames! ſavez-vous bien que nous avons dans Arlequin un des plus zelez partiſans de la verité?

LEONOR.

Eſt-il poſſible?

CLORIS.

Oui Madame, & il en fait gloire devant tout le monde.

ARLEQUIN.

Sans doute: voudriez-vous que j'allaſſe imiter la pluſpart de nos Meſſieurs qui n'oſent déclarer en public leurs veritables ſentimens, qui n'éclatent qu'en Hollande; qui jurent comme des perdus, qu'ils approuvent ce qu'ils con-

damnent dans le fond du cœur. Fi donc ; ce ſont de lâches deffenſeurs de la verité qui n'auront jamais l'honneur d'être imitez par Arlequin.

ISABELLE.

Ni copiez ?

CLORIS.

Vous n'avez pas encore parlé au chef de la troupe, mes Dames ?

LEONOR.

Non Madame ; mais nous ne doutons point qu'étant ſecondées d'une perſonne de votre merite ; nous ne l'obligions à laiſſer là ſa Femme Docteur.

LYSETE.

Vous pourriez bien gagner le Chef, mais pour les Actrices, je crois que vous n'avancez rien.

ISABELLE.

Vraiment, ce ſont de jolis muſaux pour tenir tête à Madame.

CLORIS.

Ah Madame !

ISABELLE.

Quand vous ne voudriez pas étaler toute votre ſcience aux yeux de Francisco, un ſeul de vos regards ſera plus

ur lui, que toutes les Comediennes de l'Univers.

CLORIS.

Que dites-vous Madame ? ma beauté eſt ſi peu de choſe, ce ſera la vôtre qui fera tout.

ARLEQUIN.

Elle ne ſeroit que de l'eau claire ; Madame, ſans la vôtre.

SCENE V.

CLORIS, LEONOR, ISABELLE, LUCILE, LYSETE.

LEONOR.

JOur de Dieu ma Fille, pouvez-vous être ſi tranquile, depuis qu'on nous attaque à découvert dans cette indigne Comedie ? ou ſoûtenez mieux votre caractere de Savante, ou renoncez-y pour toûjours.

LUCILE.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de moi ; j'ai déja rélû mon Paſcal plus

de vingt fois pour me diſpoſer au combat.

LYSETE.

Une des choſes qui me choquent le plus dans ce nouveau faiſeur de Comedies, c'eſt qu'il s'aviſe de trouver à redire que vous autres Meſdames dogmatiſiez au milieu des Docteurs. Eſt-ce vous qui les allez chercher ? leurs aſſiduitez auprès de vos perſonnes, leurs homages, leurs reſpects, leur attention à vous plaire, leurs éloges, tout cela ne prouve t'il pas le cas qu'ils font de vos lumieres ?

ISABELLE.

Que dites-vous, Madame, de cette Finette qui ſe mocque de ſa Maîtreſſe, ſans que cette Madame Lucrece le comprenne ? N'eſt-ce pas témoigner pour nous un mépris bien outrageant que de faire joüer ainſi une Femme Docteur par ſa Servante ?

CLORIS.

Que voulez-vous, ma chere ; nos lumieres bleſſent les yeux des hommes ; c'eſt pourquoi ils font tous leurs efforts pous les obſcurcir. Montrons, montrons, à ce nouveau Cenſeur que nous

ne ſommes pas toutes des Lucreces. Pour moi je veux lui demontrer dans une Diſſertation Theologicomathematique, que ſa Comedie offenſe également, la Religion, la Grammaire & la Rethorique.

ISABELLE.

Et moi, que ſa Femme Docteur eſt un tiſſu de ridicules & d'extravagance

CLORIS.

Vous ferez bien, Madame, & je vous conſeille de faire pour cela une bonne Critique de cette Piece, dans une Comedie en cinq Actes.

ISABELLE.

Mais, comment traiter les matieres de la Religion dans une Comedie; Le ſerieux ennuye, & le comique revolte.

CLORIS.

Il eſt vrai, que le comique revolte dans la Femme Docteur, & qu'on eſt étrangement ſcandaliſé d'y voir la Religion ſervir de matiere aux bons mots d'une Finette; Mais vous n'avez pas à craindre un pareil inconvenient; l'uſage où ſont nos Meſſieurs depuis un ſi long-tems, de traiter les matieres de la Grace dans le ſtile ſerieux, badin, ſa-

tirique, burleſque, & de la tourner de toutes les manieres, autoriſera toutes les plaiſanteries que vous ferez des Moliniſtes & de leur Morale rélâchée.

ISABELLE.

Une Critique d'une Comedie en cinq Actes, ne me paroît pas aiſée à faire. S'il s'agiſſoit de la Critique d'une Tragedie, on pourroit ſe tirer d'embaras par le moyen d'une Parodie.

CLORIS.

Vous vous étonnez de bien peu de choſe. Introduiſez ſur la Scene un nouveau Moliniſte à chaque Acte; de cette façon, vous en ferez autant que vous voudrez.

LEONOR.

Sans doute: & ſi vous ne trouvez point une action qui puiſſe lier les cinq Actes, vous n'aurez qu'à ſupoſer vos Moliniſtes bien unis. Cette liaiſon ſupléera à l'autre.

ISABELLE.

De ſorte que par ce moyen, je pourrai faire entrer tout ce qu'il me plaira dans ma Comedie? que je vous ſuis obligée, Madame, d'un ſecret ſi beau! Mais comme il faut tout prévoir, ſi l'on

m'accuſe enſuite d'avoir battu la campagne, s'il paroît que j'ai moins ſongé à faire une Comedie, & une Critique dans les formes, qu'à m'amuſer & à m'égayer ſur les divers objets qui ſe ſont préſentez à mon imagination, me permetez-vous, Madame, de me couvrir de votre autorité pour repouſſer tous les traits de la cenſure?

CLORIS.

Vous ne ſerez pas obligée d'en venir-la.

ISABELLE

Oh que ſi, Madame, nous ſommes dans un Siecle rempli de Critiques ſi ſeveres, ſi malins & ſi éclairez que, lorſque cette Comedie, voudra montrer ſon nez dans le Public vous les allez voir fondre de tous côtez ſur ſa fripe-rie; mais je ſuis bien aſſurée qu'ils n'oſeront y toucher, ſi elle peut leur dire à l'oreille, *doucement, Meſſieurs, c'eſt pour plaire à Madame Cloris, qu'on m'a ainſi ajuſtée.*

SCENE VI.

ARLEQUIN. *En Robbe d'Avocat*, CLORIS, ISABELLE, LEONOR.

ARLEQUIN.

VOus voila ſans doute ſur la Femme Docteur ? ſi vous agitez quelque queſtion épineuſe, je ſuis prêt à vous rendre là-deſſus de bons ſervices. Voila une Robbe qui ſe joüe des épines de toutes les Sciences. Elle à une vertu admirable pour les faire ſauter à ſon aſpect avec plus de vîteſſe que le plus ſubtil arracheur de dents ne les fait décamper de nos machoires. Dès qu'elle a paſſé auprès de quelqu'une de ces groſſes difficultez qui ſont les plus heriſſées de ronſes ; les Tendrons les plus délicats peuvent s'y aller froter ſans craindre d'être plus piqués que s'ils ſe roulloient ſur des fleurs. Voyez combien de Dames qui n'oſoient autrefois les aborder, s'en aprochent avec confien-

ce, & les manient à leur giſe ; depuis que ces difficultez ont ſenti le pouvoir de nos Robbes.

CLORIS.

On voit bien que c'eſt votre modeſtie qui vous fait attribuer à votre Robbe ce qui eſt l'effet de votre genie, & de votre profond ſçavoir. Je conſeillois à ces Dames de faire une Comedie contre la Femme Docteur. N'êtes-vous pas de mon avis ?

ARLEQUIN.

C'eſt très-bien conſeillé ; mais ces Dames ſçavent-elles faire des Comedies ? poſſedent-elles les Regles du Theatre ?

ISABELLE.

Nous n'avons que faire de regles. Madame nous en a expedié une diſpenſe, en nous offrant ſes lumieres pour guides.

ARLEQUIN.

A cela, il n'y a rien à dire. Où prétendez-vous faire joüer cette Comedie ?

CLORIS.

Nous n'avons rien encore determiné là-deſſus.

ARLEQUIN.

C'eſt pourtant un article eſſentiel, &

qui demande une meure déliberation. *Il ſe promene à grands pas avec un air penſif*, que vois-je ? ah ! ah ! je ne vois plus rien. *Il paroît tout à coup avec un air enthouſiaſmé.* Que vois-je ? la terre diſparoît à mes yeux, un autre monde ſe preſente ? Le beau Theatre ! ah ! ſans doute, la Terre ne pouvoit ſuffire pour un deſſein ſi beau. Nous avons des Ennemis aux quatre coins du monde. Eh ! que ſeroit-ce de ne joüer notre Comedie que ſur un Theatre ordinaire ? Il en faut un d'où nous puiſſions nous donner en ſpectacle à tous nos Ennemis. La Lune, Meſdames, la Lune.

CLORIS.

Ah ! mes cheres, il parle en homme inſpiré.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi parler tandis que ma Robbe opere. Ouf ! que de penſées, que de moyens elle m'inſpire ! je vais en être étouffé ſi vous les empêchez de ſortir. Oüi, la Lune s'offre à mes régards, elle me découvre tous ſes Palais. Ces lieux charmants ne me ſont pas inconnus ; vous le ſçavez, Arle-

quin a été long-tems Empereur de la Lune, *il chante ces Vers de l'Opera de* * * *

J'y monterai malgré le poids de ma carcaſſe;
*J'entaſſerai ces monts pour aller juſques-*là,
Et ferai plus trembler ce fils de L...
Que le corps Doctoral qui contre lui croaſſe.
Croa, croa, croaſſe

Non, non, ce moyen ne me plaît pas..... *Il ſecoüe ſa Robbe.* Ah l'admirable découverte! la belle invention! je la tiens; elle ne m'échapera pas. Qu'on m'aporte des Balances & vîte, que je les ſuſpende à la Lune. Je mettrai d'un côté quelques Moliniſtes, & de l'autre tous les Janſeniſtes qui voudront joüer la Comedie. Comme ceux-là ſont rélâchez, & par conſéquent dominez par la délectation terreſtre, le poids de la concupiſcence les entraînera juſqu'au centre de la Terre, & en même tems, vous guindera dans la Lune nos Acteurs & Actrices qui étant dominez par la délectation celeſte, qui attire en haut, ſeront plus legers que le vent, & ſe trouveront en un mo-

ment dans cette charmante Planete. Nous prendrons le tems qu'elle ſera dans ſon plein, afin qu'elle paroiſſe mieux, Borée mouchera les chandelles. Vous ſçavez comme il ſçait faire briller les Aſtres quand il s'y met. Nos Ennemis auront beau ſe cacher, nous les joüerons ſous jambe, à leur barbe & à la face de tout l'Univers. Ce n'eſt pas tout, il faudra prendre avec nous nos plus gros Livres, & quand nous verrons paſſer quelques Moliniſtes, nous lui détacherons de la Lune en bas les Volumes qui les terraſſeront & les metront en déroute. Tel eſt mon avis qui l'emportera, ſans contredit, ſur tout autre, ſi nous voulons nous vanger de la maniere la plus glorieuſe & la plus éclatante. *Dixi.* Allons quitter cette Robbe. Je ſens à tout moment, redoubler mon flux de bouche. Si je la portois plus long-tems, je parlerois, je crois, plus que la Femme Docteur. Ah! je ne m'étonne pas ſi pluſieurs de ceux qui en ſont revêtus, braillent ſans ceſſe, & rompent la tête à leurs Auditeurs. *Il s'en va.*

SCENE VII.

CLORIS, LEONOR, ISABELLE,

LEONOR.

QUe veut dire cet Homme avec ſa Lune & ſes balances ? Comptés, Madame, qu'il ſe mocque de nous.

CLORIS.

Vous n'êtes pas faite, à ce que je vois, au ſtile figuré. Ces balances, qui ſont le Simbole de la juſtice, deſignent l'équité de la cauſe que nous deffendons. La Lune repreſente les deffenſeurs de la grace, qui dans ce tems de tenebres, dont l'Egliſe eſt couverte, brillent comme la Lune au milieu de la nuit; c'eſt un Oracle que cet Homme.

ISABELLE.

Ah ! Madame qu'elle penetration ! Qu'on diſe, après cela que nous ne devons pas lire l'Ecriture. Vous devriez en entreprendre un commentaire, Madame.

LEONOR.

Pour moi je crois que le drôle a voulu nous joüer en tournant ſa comparaiſon avec la Lune du côté de ſes malignes influences, de ſa lueur foible & ſombre qui ſert plûtôt à égarer qu'à conduire ceux qui s'y abandonnent, du côté de ſon inconſtance & de ſes variations qui font qu'elle ne ſe montre jamais la même.

ISABELLE.

Quel interprête êtes-vous? quelques contraires que les choſes nous paroiſſent, il faut le tourner du bon côté. Combien de paſſages dans l'Ecriture & les Peres qui ſont directement contre nous, & que nos Auteurs par quelques legers retranchemens, par quelque petite entorſe, par des alluſions & des interpretations ingenieuſes, ont trouvé moyen de nous rendre favorables? Voilà où gît l'eſprit & l'habileté, voilà ce qui déconcerte nos adverſaires, qui, lors qu'ils y penſent le moins, ſe voyent poignardez de leurs propres armes, n'eſt-il pas vrai?

CLORIS.

Sans doute: où en ſeroient reduits

presque tous nos Auteurs sans ce stratageme?

LEONOR.

Puisque Francisco ne vient pas encore, voulez-vous que nous allions faire un tour de promenade dans ce jardin?

CLORIS.

Très-volontiers; & si vous le jugez à propos, nous lirons en même tems quelques Scenes de la Femme Docteur, où je vous ferai remarquer bien de fautes, dont peut-être vous ne vous êtes pas apperçues.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, LYSETE.

ARLEQUIN.

JE vous le disois bien, charmante Lysette, que Madame Cloris mordroit à l'hameçon? voyez comme elle la déja gobé.

LISETE.

Dans quelle colere ne vais-je pas la voir

voir lorſqu'elle ſaura que c'eſt à des Comediennes qu'elle fait tant de confidences ! Il faut avoüer que vous autres ſçavez bien vous contrefaire. Allez-moi compter enſuite ſur vos belles paroles? pour moi, je vous l'avoüe, je ne voudrois pas un Amant Comedien.

ARLEQUIN.

Et qu'aprehenderiez-vous, mon petit cœur ? Dès que vos appas fondent ſur nos libertés, ils les attachent avec de ſi groſſes chaînes, que quelque forme que nous prenions, nous ne ſaurions paroître à vos yeux que comme vos eſclaves & des eſclaves que tout l'art de ſe contrefaire ne ſauroit imiter.

Moi même que votre beauté,
Aujourd'hui ſeulement à fait votre conquête.
Je me ſens ſi fort garroté,
Depuis les pieds juſqu'à la tête.
Qué ſi..... votre cruauté..... joint encore les ſes ſes... ſes... ma foi voici votre Cloris.

SCENE IX.

CLORIS, LEONOR, ISABELLE, JUSTINE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

J'En reviens toûjours à cet endroit d'Eſcobar; votre reflexion là-deſſus, m'enchante, Madame.

CLORIS.

En effet, n'étoit-il pas plus naturel de faire fremir cette Madame Lucrece, que de la faire pâmer au nom d'Eſcobar? je ne ſais ce que ce nom produit chez vous; mais dès que je l'entends prononcer, je friſſonne d'horreur.

ISABELLE.

Voyons. *Eſcobar*, *Eſcobar*, Ah! mon Dieu, vous avez raiſon. Je tremble, je fremis *voyant paſſer Arlequin*, écoutez venez tâter nos pouls pour voir qui de nous fremit davantage.

ARLEQUIN.

Si les Medecins le ſavent ne me fe-

ront-ils pas un procès? *à Cloris*, voyons le votre... Qu'avez-vous fait Madame, à ce pouls, il bât comme un enragé?

LEONOR.

Il eſt plus agité que tous les nôtres?

ARLEQUIN. *tatant le poulx d'Iſabelle & de Leonor.*

Attendez. Que diantre? en voilà un qui ſe cache, je crois que je lui fais peur.... Ah! Ah! je le tiens. Oh qu'elle difference! celui de Madame en battroit bien trente comme les vôtres.

LEONOR.

Auſſi Madame voit-elle plus de choſes à faire fremir dans Eſcobar que nous n'y en voyons.

CLORIS.

Ah, Madame, y a-t'il rien dans Eſcobar qui puiſſe échapper à votre penetration?

ARLEQUIN.

Celui de Mademoiſelle eſt le plus tranquille, il va toûjours ſon petit train. Voyons le mien.... Oüais, je crois qu'il s'eſt endormi. Hola! y a t'il moyen d'aller un peu le galop? allons faire

quelques gambades pour reveiller ce petit pareſſeux.

JUSTINE.

Je le crois bien, que le mien eſt tranquille ; ce qui vous fait toutes fremir, me fait rire.

LEONOR.

Et pourquoi s'il vous plaît, petite impertinente ? l'exemple de votre Mere, & de Madame, n'a t'il pas aſſez de pouvoir ſur votre eſprit pour vous faire fremir comme nous ? ſi vous aviez trouvé cette Comedie mauvaiſe, comme on vous l'a ordonné pluſieurs fois, cela ne vons arriveroit pas.

JUSTINE.

Que voulez-vous que j'y faſſe, ſi elle me plaît malgré moi ?

CLORIS

Prenez patience, Mademoiſelle ; vous verrez qu'avec le ſecours de nos Reflexions, vous la trouverez à la fin du compte très-ridicule. Ce n'eſt pas, au moins l'intrigue qui vous plaît.

JUSTINE.

Pardonnez-moi, je la trouve fort naturelle & très-amuſante.

LEONOR.

Elle vous plaît parce qu'elle roule ſur l'amour? Ah! je ſçaurai bien vous ôter de l'eſprit toutes ces fadaiſes.

JUSTINE.

Mais cet amour n'a rien que d'innocent & de loüable.

CLORIS.

Que dites-vous là, Mademoiſelle? quand il n'y auroit dans cette intrigue que le tête à tête d'Eraſte & d'Angelique qui s'enferment dans le Cabinet de cette Belle, en faudroit-il davantage pour trouver toute l'intrigue criminelle.

JUSTINE.

Les juſtes motifs qui les font cacher paroiſſent aſſez pour écarter de notre eſprit toutes ſortes de ſoupçons.

CLORIS.

Dites ce qu'il vous plaira : la vertu d'une fille enfermée avec un Amant tendrement cheri, n'eſt jamais en ſureté.

ISABELLE.

Madame a raiſon, ſi j'étois homme, & que je fuſſe ſeule avec elle, je ſuis perſuadé que ſes appas mettroient mes plus fermes ſentimens en deroute.

JUSTINE.

D'où vient cependant que vous autres, Meſdames, croyez votre vertu en ſureté auprès de vos Docteurs, qui ſont toûjours à vos trouſſes, & qui paſſent les jours entiers auprès de vous ſans temoins?

CLORIS.

Vous ne mettez aucune difference entre un Amant & un Docteur, qui ne dit que de pieuſes paroles.

JUSTINE.

Pour moi, j'y en mets beaucoup: mais j'en connois qui confondent aiſément l'un avec l'autre.

ISABELLE.

Cela eſt impoſſible. Eſt-ce qu'un Docteur eſt fait comme les autres hommes? & quand cela ſeroit bien, le Doctorat & la pruderie ne ſont-ils pas des boucliers impenetrables à tous les traits de l'amour?

LEONOR.

Vous vous amuſez là à répondre aux ſottes raiſons de cette innocente; laiſſez-là, Meſdames, elle n'en vaut pas la peine. Que dites-vous des nouvelles de Finette, du Memoire de Mademoiſelle

Baudichon, & des Livres de Gilotin?

JUSTINE.

Je vois bien que je me ſuis trompée en voyant là dedans mille traits de ſatire les plus ingenieux du monde. Comment faut-il regarder tout cela, Madame?

CLORIS.

Comme très-ridicule.

ISABELLE.

Quoi de plus ridicule, en effet, qu'un Factum de cinquante Avocats contre la Conſtitution, qu'une ordonnance des Medecins pour, & le Corps des Barbiers pris pour Arbitres, que la Mere ſainte Babile qui dreſſe un acte d'Appel pour la Communauté, que Dorimene à ſa Toilette avec deux Abbez?

LEONOR.

Et Monſieur Braillardin qui examine une Theſe de Sorbonne.

CLORIS.

A quoi bon tout cela dans cette Comedie?

ISABELLE.

Sans doute: étoit-ce là la place de Monſieur l'Abbé Cornichon? de Madame Grosbec, de Madame Betard? voiez

quelle malice, d'aller nommer ainſi tant de gens! Je crois que ſi cet Auteur eut pû nous faire paſſer toutes en revûë dans ſa Comedie, il l'auroit fait.

CLORIS.

Eh bien! comment trouvez-vous cela?

JUSTINE.

Fort riſible, Madame.

CLORIS.

Je vous le diſois bien que vous ne ſeriez pas long-tems à changer de ſentiment. Laiſſez-nous faire, je veux vous mettre au point d'être ſurpriſe d'avoir été capable d'applaudir à tant de ſornetes.

JUSTINE.

Que je vous ſerai obligée de tant de bontez!

SCENE X.

CLORIS, LYSETE, LEONOR, PIERROT.

CLORIS.

DOù viens-tu, Liſette, avec tous ces Livres ?

LYSETE.

C'eſt ma petite Bibliotheque que j'ai été chercher, parce que je me ſuis imaginée que vous en auriez toutes beſoin pour les Livres que vous voulez faire contre cette Femme Docteur.

ISABELLE.

Quels ſont donc ces Livres ?

LYSETE.

Jean Farine. La Belle Maguelone. Traité des Panniers & des Petenlairs. Hiſtoire Tragique des Raminagrobis & de ſon cher Matou Rodilardus. Opiate Spirituelle pour raffermir, refociller & endurcir les Ames rélachées dans la Morale. Plaintes amoureuſes de Polichinele.

CLORIS.

Innocente, que veux-tu que nous faſſions de ces Livres?

LYSETE.

J'ai cru bien faire, Madame.

PIERROT.

Il y a là dedans de fort jolis dictums qui ne gâteroient rien.

ISABELLE.

Cette Opiate ſpirituelle ne pourroit-elle pas fournir quelques idées?

LEONOR.

Madame a un fond aſſez riche ſans aller puiſer ailleurs.

CLORIS.

Dieu merci, il ne tarit jamais.

PIERROT.

Je voudrois bien que vous miſſiez quelque Angelique dans vos ouvrages.

LEONOR.

Pourquoi cela?

PIERROT.

C'eſt que je vous fournirois une Anagramme que j'ai faite là-deſſus.

ISABELLE.

Ne pourroit-elle pas entrer dans votre diſſertation Madame ? il faudroit bien l'y mettre ne fut-ce que pour apprendre à cet Auteur de la Comedie que nous ſçavons en faire auſſi bien que lui.

CLORIS

Voyons ces Vers.

PIERROT.

Bel *Ange*, dont les yeux --- atrayans font la nique.
A tous les Aſtres, me --- me à l'éclatant Soleil,
Leur douceur me chatoüille & leur flame me pique,
Bien fort, par tout, d'un amour nompareil,
Cauſant à mon cœur la colique.
Mais, ce qui de mon mal fait bien l'allegement,
O des celeſtes dons tréſor très-raviſſant,
C'eſt que ſi je vous é --- pouſe ô Belle Angelique,
Je trouverai dans vous, comme dans votre nom,
Un *Ange*, plus doux qu'un Mouton.

ISABELLE.

Rien d'avantage ?

PIERROT.

Oh que ſi ; mais je n'ai pas encore achevé l'anagramme.

LEONOR.

Il faut y mettre la derniere main : ce ſeroit dommage qu'une piece ſi rare demeurat imparfaite. Comptez mes Dames qu'elle ne fera pas un mauvais effet dans nos ouvrages.

PIERROT.

Que dites vous de ces yeux attrayans qui font la nique au Soleil & dont la flamme fait ſentir à mon cœur la colique d'amour ?

ISABELLE

Voila qui s'appelle donner aux choſes un tour galant & nouveau.

CLORIS

Il faut avoüer qu'un ouvrage eſt bien peu de choſe, dès que la délicateſſe du goût n'y peut être flâtée par l'aſſaiſonnement de la nouveauté dans le tour ou dans l'expreſſion.

PIERROT.

Si cela eſt, vous trouverez dans

les miens de quoi vous satisfaire.

CLORIS.

Vos vers ne sont pas mauvais. Avez vous fait attention, Mesdames à cet Ange que Monsieur à trouvé dans le nom & dans la Personne d'Angelique? cela me paroît heureux.

ISABELLE.

Il est vrai que cette double trouvaille donne un furieux avantage à cette Anagramme sur celle de la Femme Docteur. Ah! Madame, quel coup de foudre pour l'Auteur de cette Comedie, si vous lui montriez votre dissertation theologique en vers & en vers de cette fabrique!

ISABELLE

Si Madame ne veut la faire qu'en prose; Monsieur ne se refusera pas la gloire de la mettre en vers.

PIERROT.

Je ferai votre affaire quand vous voudrez.

CLORIS.

L'offre est trop avantageuse pour ne pas l'accepter,

LYSETE. *à Pierrot.*

Donnez-moi une copie de ces vers pour mettre avec ma belle Maguelone & mon Jean Farine.

SCENE XI.

ARLEQUIN EN MARQUIS, DEUX VIOLONS, CLORIS, LEONOR, ISABELLE.

ARLEQUIN.

ARrêtez, Violons : ce ſeroit à moi une impoliteſſe, de paſſer devant ces Dames ſans les regaler d'un petit concert. Jouez-leur une ſonnate de ma façon.

LES VIOLONS.

CLORIS.

Voilà une charmante muſique. C'eſt du *b* mol ſans doute ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Madame, c'eſt du *b dur*. Ce *b dur* vous étonne ? c'eſt une addition que j'ai faite à la muſique pour me faire un nom dans le monde. Tous

mes ouvrages muſicaux ſont dans ce goût. Quelle gloire y a-t-il à marcher toûjours ſur les traces de nos Maîtres? il faut ſe tirer du pair par quelque découverte honorable, & j'y ai ſi bien réuſſi, qu'on ne m'appelle plus que M. le Marquis du *b dur*.

CLORIS.

Voyez ce que c'eſt, mes cheres, que d'approfondir un peu les choſes? pour moi, je ne deſeſpere pas d'inventer ſur la grace quelque ſyſtême qui me fera honneur.

LEONOR.

Ce ſera bien autre choſe que *l'Hipoſtaſe communicative*.

ISABELLE.

Et que *la vertu Simpathique*.

LEONOR.

Et que *l'écoulement harmonique*.

CLORIS.

Ha! Meſdames, laiſſez là cet *écoulement*, je vous en prie.

ISABELLE.

Comment donc vous feroit-il fremir comme Eſcobar?

CLORIS.

Eh non. Quoi! vous n'entrez pas

dans ma penſée ; .... Cet *écoulement eſt de moi....* Cet *écoulement de la nature humaine ſur la....*

Ha fi ! quelles expreſſions ?

LEONOR.

Mais, Madame, ces expreſſions ne ſont pas de l'Auteur de la Comedie. Ce ſont nos Meſſieurs, qui les ont employées dans quelques Ouvrages, pour exprimer la maniere dont la Grace nous eſt communiquée. Gardons nous bien de les blâmer ; la cenſure rétomberoit ſur nous. Il n'y a de l'Auteur de la Comedie que le ridicule qu'il donne à ces expreſſions.

ARLEQUIN.

Allons, Violons ; qu'on faſſe couler dans les oreilles de Madame, la douce harmonie de mes plus beaux airs. Qu'elle y coule à grands flots, juſqu'à ce que ſon cœur & ſon eſprit en ſoient inondez, & que l'idée de l'écoulement qui lui déplait en ſoit entierement effacée.

LES VIOLONS *jouënt une tempête & un bruit de guerre.*

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle des écoulemens harmoniques.

CLO-

CLORIS.

Ah! mon Dieu, les beaux accords!

ARLEQUIN.

Cela ne vous tente-t'il pas, Meſdames? ce ſeroit peut-être pouſſer mon indiſcretion trop loin que de vous inviter à danſer.

LYSETE.

Par ma foi, Meſdames, ſi j'étois à votre place, je danſerois, non pas un, mais dix menuets, ne fut-ce que pour faire enrager ce nouveau Critique des Femmes Docteurs, qui penſe vous avoir toutes contriſtées.

CLORIS.

Il eſt bien capable vraiment, de nous donner du chagrin. S'il étoit par-là je l'irois prendre pour danſer.

ARLEQUIN.

Eh! morbleu, Madame, faites comme ſi j'étois lui; ce ſera la même choſe. Il croit vous berner toutes ſous le nom de Madame Lucrece; bernez-le moi bien ſous mon nom: cela ne me ſera aucune peine, je vous jure.

CLORIS.

Je le veux bien. *Elle danſe avec Arlequin.*

ARLEQUIN *en danſant.*

Animez, animez Violons. Que diantre voilà une chanterelle qui ne dit mot. Qu'on faſſe ronfler comme il faut toutes ces cordes.

CLORIS.

Faites danſer ces Dames, M. le Marquis.

LEONOR.

Mais ſi les Comediens viennent à le ſçavoir, ils nous joüeront enſuite dans leur Femme Docteur. Au moins, Meſdames, n'en parlons pas dans aucune compagnie; il pourroit y avoir quelque Actrice que nous ne connoîtrions pas, & qui ne manqueroit pas de mettre cette avanture à profit.

CLORIS.

Que nous ne connoîtrions pas, dites-vous? Eh! peut-on s'y méprendre? pour moi, je diſtinguerois une Comedienne entre mille.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt admirable! *à Iſabelle*, & vous Madame.

ISABELLE.

Belle demande. Eſt-ce qu'elles n'ont

pas un caractere particulier qui les distingue?

ARLEQUIN

N'apprehendez rien, Meſdames. J'étois venu pour faire entendre à Franciſco ces deux Violons que j'ai depuis deux jours à mon ſervice. J'ai fureté par tout, je ne l'ai vu nulle part, ni aucun de ſa troupe.

ISABELLE.

Allons, ma Doctrine, il vous fâche de ſortir de votre gravité pour entrer en danſe? n'importe il faut ſuivre l'exemple de Madame.

ARLEQUIN *danſant avec Iſabelle.*

Par la ſang bleu, Meſdames les Lucreces, ſi je ne vous fait pas rire, au moins je vous ferai danſer.

ISABELLE.

Nous vous ferons danſer auſſi à notre tour, Monſieur l'Auteur.

CLORIS.

Ce n'eſt pas mal cela. Je compte que M. le Marquis feroit bien ſon rôle dans une Comedie. Ah! mon Dieu, ſi nous pouvions voir joüer cet Auteur ſur un Theatre, quel plaiſir pour nous, Meſdames! c'eſt lui au moins, que vous re-

preſentez, Monſieur le Marquis.

ARLEQUIN *imitant la maniere de danſer affectée de Cloris.*

Et qui donc, Madame?

CLORIS.

Ah! que cela eſt bien, continuez, je vous prie.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois, Madame, vos éloges ont mis ma modeſtie hors de cadence.

CLORIS.

J'entens quelqu'un va voir qui c'eſt Liſette.

ISABELLE.

Je crains toûjours que quelque Actrice ne nous ſurprenne. Sortons d'ici, Meſdames, j'en ſerois inconſolable ſi ce malheur nous arrivoit.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, ISABELLE, JUSTINE, LUCILE, ARLEQUIN.

LEONOR.

LE voici : approchons-nous de lui, ſans faire ſemblant de rien.

ISABELLE *à Juſtine.*

Paſſez de ce côté (*à Lucile*) & vous de l'autre.

TOUTES QUATRE *ſaiſiſſant Arlequin.*

Ah ah ! Monſieur l'Introducteur des importuns, nous voulons vous apprendre à procurer de l'ennui aux gens en dépit qu'ils en ayent; vous ſerez berné tout à l'heure ſans miſericorde.

ARLEQUIN.

Auriez-vous bien cette cruauté, après avoir reçû de moi l'honneur de connoî-

tre Madame Cloris, & de joüir de ſon aimable converſation?

JUSTINE.

Puiſque c'eſt un bon ragout que tu nous a procuré là, tu es un trop galant perſonnage pour n'en vouloir pas payer la façon.

ARLEQUIN.

Ne pourriez-vous pas remettre la partie à demain? j'ai maintenant la colique, & vous ſçavez bien que Hipocrate défend de berner un homme dans cet état.

ISABELLE.

Point, point; c'eſt un remede à tous maux.

ARLEQUIN.

Au ſecours! Juſtice! je ſuis mort. Hai, hai, hai!

SCENE II.

ARLEQUIN, PHLEGIAS.

ARLEQUIN.

AH ! Monſieur Phlegias que vous venez à propos.

PHLEGIAS.

Qu'eſt-ce donc ?

ARLEQUIN.

Si vous euſſiez tardé un moment, on alloit faire à toute ma perſonne un affront des plus inſignes.

PHLEGIAS.

Et qui ?

ARLEQUIN.

Ces diableſſes de Comediennes qui enragent de me voir dans votre parti, & qui ne pouvant me faire changer, vouloient me berner à toute outrance.

PHLEGIAS.

Voyez la malice du monde : on m'avoit dit cependant que tout ce que vous fai-

ſiez pour nous n'étoit que pure grimace, & que vous nous jouïez tous, c'eſt ſur quoi je venois vous ſonder.

ARLEQUIN.

Quelle calomnie ! je ſuis trop heureux dans mon malheur de pouvoir encore vous convaincre de la ſincerité de mon zele. Voilà nos Acteurs qui vont finir la repetition de leur Comedie : cachez-vous vîte derriere cette ſtatuë pour être témoin de la maniere dont je vais fronder cette Piece. Vous verrez bientôt ſi c'eſt vous ou la Femme Docteur que je jouë.

PHLEGIAS.

Voilà une plaiſante figure : qu'en prétendez-vous faire ?

ARLEQUIN,

C'eſt une ſtatuë que nous devons donner bientôt en ſpectacle, en habit de Docteur & de Marquis, & revetuë de tous les ornemens qui nous font ouvrir des yeux d'admiration ſur tant de plats perſonnages, qui, comme cette ſtatuë, n'ont d'autre merite qu'un vain titre & de plus vaines apparences. On l'a fait creuſe, vaſte & legere, afin que celui qui la doit repreſenter, s'y puiſſe renfer-

mer & la faire agir ſans peine. Cachez-vous y vite.

SCENE III.

JUSTINE, LUCILE, ARLEQUIN PHLEGIAS.

JUSTINE *continuë la repetition de ſon rôle: Scene 7. Acte 3.*

JE le crois, ma ſœur : mais ſoyez tranquile vous-même ſur les ſentimens d'Eraſte ; votre vertu n'aura jamais lieu de s'en allarmer. Le voici qui vient apparemment pour me voir.

ARLEQUIN.

Alte-là, Signor Eraſte ! vous ne devez paroître que lorſque votre Amante dira, *je vous l'abandonne.* La peſte ? quel gate-intrigue vous êtes ! Si vous entendiez ſeulement les trois à quatre mots qui précedent, vous feriez crouler une partie de ce charmant édifice qu'on a bâti pour la Femme Docteur.

JUSTINE.

Te voilà encore ſcelerat ! Il faut que tu ayes le diable au corps. Ne devrois-

tu pas être las de ce manege?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, charmante Angelique. Sans moi votre cher Eraſte alloit faire un pas de Clerc, qui vous auroit privée du plaiſir de lui donner martel en tête.

LUCILE.

Laiſſons-le faire; auſſi n'avancerions-nous rien.

JUSTINE *continuë.*

Le voici qui vient apparemment pour me voir; mais je vous laiſſerai, ſi vous voulez, la liberté de vous expliquer la premiere avec lui, & ſi vous en faites un Amant, je vous l'abandonne.

ARLEQUIN.

Allons, Eraſte, qu'on paroiſſe maintenant.

LUCILE.

Vous me l'abandonnez.

JUSTINE.

Oüi je vous l'abandonne, où eſt-il donc?

ARLEQUIN.

Je crois qu'il s'eſt impatienté à force d'attendre. Je vais prendre ſa place. *Qu'entens-je? Angelique m'évite, & dit qu'elle*

m'abandonne! juſte ciel! que dois-je croire? de grace expliquez-moi ce miſtere, & vite, vite, vite. Ma foi ſi vous tardez un moment, je vais tomber la tête premiere dans le deſeſpoir.

LUCILE.

Vous venez de l'entendre, en pourriez-vous douter?

ARLEQUIN.

L'ingrate! elle me trahit pour me ſacrifier au pia glou glou.

PHLEGIAS *caché dans la ſtatuë bas à Arlequin.*

Y ſongez-vous d'aller faire Eraſte, au lieu de critiquer cette Comedie?

ARLEQUIN *bas à Phlegias.*

Ce n'eſt que pour me mettre en train. Oh que je ne le prendrai pas toûjours ſur ce ton-là.

SCENE IV.

ARLEQUIN, PHLEGIAS, FLORIDOR, PIERROT, LEONOR LUCILE.

LEONOR *repete la 3. Scene du 3. Acte.*

TE voilà encore Baudichon, tu es inſatiable, &c.... *tout cela eſt bon, mais je ne puis plus y fournir. Pour cette fois ici*

je ne te donnerai que ces vingt piſtoles, adieu mon enfant, fais bien mes complimens à nos Meſſieurs.

ARLEQUIN.

Ajoûtez-en une, Madame Lucrece, pour lui faire donner vingt coups d'étrivieres.

LUCILE. (*repreſentant Mademoiſelle Baudichon.*) *Je n'y manquerai pas Madame.*

PHLEGIAS, *bas à Arlequin.*

C'eſt bien dit : courage, Arlequin ; n'en laiſſez paſſer aucune.

FLORIDOR.

Il me faut encore prendre le Rôle de Gilotin : mais il ne m'embarraſſera guere, puiſqu'il ne s'agit que de lire : *Il dit.*

Divers moyens de rogner les ongles au Pape par un Frere appellant de la communauté des Tailleurs.

PHLEGIAS. *bas.*

Sifflez, ſifflez.

ARLEQUIN. *ſifle.*

FLORIDOR.

Veux-tu te taire ?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt mon ſifflet qui parle.

FLORIDOR *lit.*

Complainte ſur la chûte infortunée des Papes Liber, Honorius & ſoixante deuxiéme repetition.

ARLEQUIN *ſiffle.*

FLORIDOR.

Crois-moi : laiſſe là ton ſifflet, autrement je te baillerai de cette complainte ſur les oreilles, *il lit. Traité de l'Equilibre, où l'on demontre à ceux qui le voudront croire ; que deux ou trois Evêques ſont d'un poids équivalent à celui de tous les Evêques du monde Chrétien.*

PHLEGIAS *bas à Arlequin.*

Dites que cela eſt ridicule.

ARLEQUIN.

Vous croyez railler Monſieur l'Auteur ? nous vous ferons voir cependant, quand vous voudrez, qu'il eſt tel de nos Docteurs, dont l'eſprit, mis en balance avec celui de tous les Evêques du monde Chrétien, l'emportera toûjours par ſa pelanteur. Eh morbleu, nous ne ſommes pas gens à prendre le change.

PHLEGIAS *bas à Arlequin.*

Bon ! pouſſez toûjours de même.

FLORIDOR.

Puis qu'il n'y a pas moyen de te faire taire, je veux faire juger à tes épaules, lequel des deux eſt le plus péſant, ou mon bras, ou l'eſprit de ton Docteur. *Il pourſuit Arlequin qui fuit au tour de la Statuë, à laquelle il donne pluſieurs ſecouſſes.*

ARLEQUIN.

Si Monſieur Phlegias étoit ici, il vous apprendroit bien à parler avec plus de reſpect de nos Docteurs.

FLORIDOR.

Si Monſieur Phlegias étoit ici, nous le ferions ſervir d'exemple.

PHLEGIAS (*à part.*)

L'impertinent!

LEONOR.

Veux-tu t'aller promener avec ton Monſieur Phlegias?

PHLEGIAS.

Voyez l'inſolence.

ARLEQUIN.

Savez vous bien que Monſieur Phlegias eſt un Docteur?

LEONOR.

Je ſais que Monſieur Phlegias eſt un ſot, & toi un fou.

PHLEGIAS *à part.*

Et vous êtes une effrontée.

ARLEQUIN.

Je veux dire à Monſieur Phlegias la maniere dont vous le traitez, afin qu'il faſſe une bonne Satyre contre vous.

PIERROT.

S'il vient, je veux faire Monſieur de la Bertaudiniere à ſa barbe pour le faire crever de dépit.

PHLEGIAS *à part.*

A-t-on jamais vu une pareille hardieſſe?

FLORIDOR.

Et moi, je lui ferai faire Monſieur Bertaudin.

LEONOR.

Et moi, je le coëfferai en Dame Lucrece.

PHLEGIAS, *dans les tranſports de colere où le jette le mépris que l'on fait de ſa perſonne, oublie qu'il eſt caché dans la ſtatuë, pouſſe un cri qui épouvante les acteurs & les met en fuite.*

PIERROT *en fuyant.*

O Dieux quel prodige! voilà une ſtatuë qui parle.

SCENE V.

PHLEGIAS.

QUOI ! je ſerai toûjours la dupe de ces ſcelerats de Comediens ! Ah maligne engeance ! que ne vous ai-je connus plûtôt ! je me ſerois bien gardé de prendre ſur mon compte le ſuccès d'une entrepriſe, qui ne pouvoit tourner qu'à ma confuſion. Helas ! que vont dire nos Meſſieurs, quand ils ſauront que tous mes ſoins n'ont abouti qu'à avancer la repreſentation de cette Femme. Docteur ! à combien de traits de raillerie ne vais-je pas être expoſé de leur part.

SCENE VI.

ARLEQUIN, PHLEGIAS.

ARLEQUIN.

VICTOIRE, Monſieur Phlegias ! ſans y ſonger vous avez fait le plus grand coup du monde. Tous nos Acteurs ſont

ſont déroutez : ils ne ſçavent que penſer de la voix qui eſt ſortie de la bouche de la Statuë, & je compte que la Femme Docteur ſautera de cette affaire.

PHLEGIAS.

O Ciel ! ſerois-je aſſez heureux pour...

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur Phlegias, vous êtes le plus heureux des Mortels, n'en doutez point ; voilà Franciſco, qui fait rage pour diſſiper la frayeur de ſon monde ; il y a déja perdu ſon latin.

PHLEGIAS.

Je ſçai bien un moyen de rendre infaillible le ſuccès de cette avanture, pour peu que vous vouluſſiez me ſeconder. Mais...

ARLEQUIN.

Quoi ! Monſieur Phlegias, vous vous défieriez de moi ? Ah, ne me faites pas ce tort, je vous en prie.

PHLEGIAS.

Vous n'avez pas dit à perſonne comme la choſe s'eſt paſſée.

ARLEQUIN.

La peſte ! que nenni. Voyons votre moyen.

PHLEGIAS.

Je ſerois d'avis.... mais, vous me trahirez peut-être ?

ARLEQUIN.

Ah! c'eſt trop m'outrager. Vous voulez ſans doute me deſeſperer par vos ſoupçons? Eh Monſieur Phlegias, je ſuis à vous, comme un Moliniſte eſt au diable; vous pouvez m'en croire. Faut-il encore des ſermens pour...

PHLEGIAS.

Non, non, cela ſuffit : je compte ſur vous. Je ſerois d'avis de faire courir le bruit, que durant la repetition de cette Comedie ſcandaleuſe, le Ciel a fait éclater contre elle ſon indignation, par la voix de.... quelqu'un de nos Saints, ſi vous le jugez à propos. Qu'en dites-vous?

ARLEQUIN.

Vivat Monſieur Phlegias! ma foi l'invention eſt merveilleuſe & digne de vous. Mais à quel Saint attribuerons-nous ce miracle?

PHLEGIAS.

Il vaut mieux en faire honneur à ſaint Paris, d'autant mieux que nous lui en avons déja fait faire un. Comme le Peuple eſt fort credule, dès que vos Acteurs auront publié l'avanture de cette Statuë qui le frappera, nous le trouverons diſpoſé de reſte à prendre les impreſſions que nous voudrons lui donner; & ſi une fois

il eſt perſuadé que le Ciel s'eſt declaré contre la Femme Docteur, vous allez voir tous les Eſprits changer ſur le compte de cette Comedie, la regarder avec d'autres yeux. La voilà bientôt après, dans un décri general. Et qui ſçait les fruits, que pourra produire dans la ſuite, l'opinion de ce miracle? combien d'autres n'en avons-nous pas hazardez, qui n'étoient pas à beaucoup près, ſi bien fondez que celui-ci, & qui cependant augmentent ſi fort la veneration pour nos ſaints Docteurs, dans l'eſprit de la plûpart de nos femmes devotes, qu'elles aimeroient mieux renoncer à tous les Saints de l'Egliſe qu'aux nôtres. Je vais répandre le bruit de ce nouveau miracle. Il faut que de votre côté vous l'appuyez de votre mieux. Si nous réuſſiſſons, vous pouvez compter ſur une bonne recompenſe.

ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à mentir, je ſuis votre homme. Je bâtirai ſi bien l'impoſture, que je défie l'Avocat du diable de pouvoir y mordre. Laiſſez-moi faire: je veux que vos Saints fuſſent-ils plus damnez que Luther & Calvin, éclipſent deſormais tous ceux de vos ennemis. Mais ce ſera,

s'il vous plaît, à condition qu'après ma mort vous me ferez faire quelque prodige. *Seul.* hi, hi, hi, hi, que cela ſeroit plaiſant, ſi quelques Torticollis faiſoient graver un jour le portrait d'Arlequin à côté de ceux des Queſnels, & ſi ces Devotes du faux coin venoient faire des vœux ſur mon tombeau ! je crois qu'à force de me faire rire, elles me feroient revenir de l'autre monde.

SCENE VII.

FRANCISCO, PIERROT.

PIERROT.

TEnez : voilà votre Monſieur de la Bertaudiniere, je ne veux avoir rien à démêler avec les Leviatans & les Belzebuts.

FRANCISCO.

As-tu auſſi perdu la raiſon comme les autres ?

PIERROT.

Hé Monſieur Franciſco, ne ſoyez pas incredule. Il eſt certain qu'un démon, ou quelque autre malin eſprit a parlé par la bouche de cette Statuë, pour nous empêcher de joüer notre Comedie.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, ISABELLE, FRANCISCO.

ISABELLE.

HI, hi, hi, hi, Monſieur Phlegias, comme vous ſçavez forger les miracles. Et dis-moi mon pauvre Arlequin, quand te verrons-nous en rang d'oignon avec ces Saints de nouvelle fabrique?

FRANCISCO.

Que diantre eſt tout ceci? eſt-ce une Comedie que vous prétendez jouer avec ces éclats de rire d'un côté & de ridicules frayeurs de l'autre?

ARLEQUIN.

O Dieux! dans quelle colere le voilà! Iſabelle, invoquons ſaint Paris pour qu'il appaiſe cette bouraſque.

ISABELLE *à Franciſco.*

Hé bien? que prétendez-vous avec ces yeux ardens? me voulez-vous manger? venez, je veux vous apprendre un miracle qui va guerir dans un inſtant cette grande inquietude où vous voilà.

SCENE IX.

M. TINTAMARRE, ARLEQUIN.

M. TINTAMARRE.

OUais, ſeroit-il bien vrai qu'il fut arrivé quelque prodige en notre faveur?

ARLEQUIN *imitant le ton voix de M Tintamarre.*

Miracle! Monſieur Tintamarre, miracle! Tout, juſqu'aux Statuës, crie contre la Femme Docteur. Voilà qui doit nous encourager à hurler auſſi de toutes nos forces.

M. TINTAMARRE.

Je croiois, ma foi, que Monſieur Phlegias vouloit rire. Comment diable, cette Statuë a parlé?

ARLEQUIN.

Rien de plus vrai, Monſieur Tintamarre.

M. TINTAMARRE.

Et qu'en penſez-vous, vous autres?

ARLEQUIN.

Pour moi je ſuis de l'avis de Monſieur Phlegias, qui croit que c'eſt Saint Paris qui a fait ce miracle.

M. TINTAMARRE.

Voilà de mes gens qui décident d'abord en leur faveur. Il me ſemble qu'on pouvoit bien attribuer ce prodige à ceux de nos cinquante qui ſont morts.

ARLEQUIN.

Voyez-vous, Monſieur Tintamarre? la grande opinion qu'ils ont conçûë de votre merite, fait, qu'ils croiroient vous offenſer, s'ils en canoniſoient quelque autre avant vous. Ils veulent que vous ſoyez le premier, & ils n'attendent que pour cela votre départ de ce monde. S'il vous tarde de recevoir cet honneur, nous avons dans notre voiſinage un Medecin fameux, qui vous expediera votre paſſeport dans moins d'une heure, quand vous voudrez tomber entre ſes pattes.

M. TINTAMARRE *promenant avec un air réveur.*

Plus je penſe à cette avanture, plus mon eſprit ſe confond. Il faut aſſembler nos Meſſieurs, pour voir ce que ce peut être.

SCENE X.

FRANCISCO, PIERROT, LEONOR, ISABELLE.

FRANCISCO.

VOilà une impoſture bien horrible ! après cela nous vous ménagerions meſſieurs les Phlegias ? Non, morbleu il faut les aller joüer aux quatre coins du monde, puiſqu'ils oſent ſe joüer ainſi de Dieu & des hommes.

PIERROT.

Parlaſangbleu, je ſuis bien-aiſe que cela ne ſoit rien : auſſi me faiſoit-il bien de la peine de quitter monſieur de la Bertaudiniere.

ISABELLE

Doucement. J'entends par-là monſieur Phlegias, qui vient, ſans doute, voir l'effet de ſon miracle. Feignons d'entrer dans ſa penſée.

SCENE XI.

PHLEGIAS, LEONOR, PIERROT, ISABELLE, LUCILE.

PHLEGIAS.

HElas ! qui l'auroit crû que cette Comedie fut ſi mauvaiſe, que d'obliger le Ciel à s'élever contre elle !

LEONOR.

monſieur Phlegias nous le diſoit bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

LUCILE.

Où eſt donc Arlequin ? ne pourrions-nous pas ſavoir ce qu'il penſe de cet évenement ?

LEONOR.

Il n'y a pas moyen de lui arracher une parole. Il eſt triſte comme un bonnet de nuit.

ISABELLE.

mes cheres, je crois qu'il ne ſuffit pas, pour expier notre faute, de ne pas joüer la Femme Docteur. Si nous voulons appaiſer les manes de ces illuſtres Perſonnages que nous allions joüer dans cette Comedie, il faut, n'en doutez point, il faut en faire une contre les moliniſtes ; autre-

trement, nous ne nous déferons jamais de ces troubles & de ces frayeurs dont nous ſommes ſans ceſſe agitées. Je ne ſçais quel eſt votre ſentiment; mais pour moi je ſens là dedans quelque choſe qui me dit, *joue*, *joue*; *joue*, *joue les Moliniſtes*.

LEONOR.

Helas! j'éprouve la même choſe.

PHLEGIAS. (*à part*)

Non, jamais bonheur ne fut égal au mien. Quoi, nos plus grands ennemis deviennent nos amis & des zelez Défenſeurs de la verité! C'en eſt fait; me voilà Chef du Parti. Pourroit-on me diſputer cet honneur après un ſuccès ſi glorieux? non, ſans doute; & lorſque je joüirai d'un ſi beau titre, on ne dit pas que le Parti eſt ſur le *petit pied*.

ISABELLE.

Ah! Monſieur Phlegias, que vous aviez bien raiſon de vous oppoſer à la repréſentation de la Femme Docteur! voilà que le Ciel nous défend de joüer cette Comedie.

PHLEGIAS.

Eſt-il poſſible?

ISABELLE.

Tandis que nous en faiſions la repetition, il eſt ſorti de cette Statuë une voix terrible qui... ahi, j'en fremis encore.

PHLEGIAS.

Je ne vous dirai rien là-deſſus; mais, ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que le Ciel ne pouvoit qu'être irrité contre un ſpectacle de cette nature.

LEONOR.

Eh bien, Monſieur Phlegias, que ferons-nous pour venger le Ciel & vous autres auſſi? n'avez-vous pas là quelque Comedie contre les Moliniſtes?

PHLEGAS.

Je ne m'amuſe point à ces ſortes d'ouvrages; quoique ſi j'en faiſois, ils ſeroient bien mieux trouſſés que la Theologie tombée en quenouille; mais ce ſont des bagatelles que je regarde au-deſſous de moi. Il ſeroit beau voir un Docteur de ma façon, après avoir fait des *Infolio*, compoſer de petits livres qui ne ſont pas plus gros qu'un Almanach. Cela me feroit tort dans le monde. Tout ce que j'ai pû faire en faveur de Madame Cloris, ç'a été de lui fournir le plan d'une Comedie qu'une Dame zelée pour la bonne cauſe s'eſt chargée de compoſer.

LEONOR *à Phlegias.*

Ne voudriez-vous pas nous faire part de ce plan de Comedie que vous avez imaginé?

PHLEGIAS.

Pourquoi non. La Morale ſevere ſera la Reine de la Comedie. Janſ. S. Cir. Queſn. &c. ſeront ſes Amans, qui diſputeront, non pas à la pointe de l'épée, mais au bout de la plume, l'honneur de ſes bonnes graces. D'un autre côté l'on verra la Morale relâchée ſa rivale, qui fera tous ſes efforts pour la détrôner. Mais, comme celle-ci a dans ſon air quelque choſe de doux & de careſſant, qui prévient trop les eſprits en ſa faveur, nous couvrirons ſon viſage d'un maſque hideux qui la défigurera ſi bien, qu'elle paroîtra tout-à-fait odieuſe, au moins à ceux qui ne la connoiſſent point.

ISABELLE.

Ah l'heureuſe invention! ce n'eſt pas là l'ouvrage d'un jour, monſieur Phlegias, & vous m'avez bien l'air d'avoir dreſſé depuis long-tems vos batteries.

PHLEGIAS.

Moi! point du tout. J'ai trouvé tout cela preſque ſans y ſonger.

ISABELLE.

Voyez juſqu'où va la force de l'imagination? Que n'avez-vous travaillé pour le Theatre monſieur Phlegias, vous auriez effacé les Molieres.

LUCILE.

Comme il ſourit ! comptez qu'il a travaillé pour nous, plus que nous ne penſons.

SCENE XII.

FRANCISCO, ARLEQUIN, FLORIDOR, PIERROT, LEONOR, ISABELLE, LUCILE, PHLEGIAS.

LEONOR.

OU allez-vous ſi vîte Arlequin ? approchez : nous voulons vous apprendre une bonne nouvelle.

ARLEQUIN.

Non, non, je ſuis preſſé : il faut que j'aille dès ce pas en pelerinage aux tombeaux des illuſtres Défenſeurs de la verité, pour appaiſer leur colere & y faire amande honorable du ridicule que leur donne la Femme Docteur.

FLORIDOR.

Ah, mon Frere, attendez : nous y irons enſemble.

ISABELLE.

Je ſerai auſſi de la partie.

ARLEQUIN.

Oh que nenni. Je veux être grave durant tout le chemin, & vous me feriez trop rire. *Il s'en va.*

LEONOR.

Il faut qu'il ſoit bien frappé de cet accident ! Revenons à notre Comedie. Je me reſerve au moins le perſonnage de la Morale ſevere.

LUCILE.

Ce ſera moi qui l'auras, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Donnez-moi ce rôle monſieur Phlegias, je le ferai mieux qu'elles, ſans contredit.

FLORIDOR.

Que vous diſputez-vous-là ?

LEONOR.

Monſieur vient de nous faire le plan de la Comedie qu'on prépare contre la Femme Docteur, dont la Morale ſevere ſera le principal perſonnage, & je veux ce rôle pour moi. N'ai-je pas raiſon ?

FLORIDOR.

Voyez monſieur Phlegias, comme on eſt amoureux de vos idées. Comptez qu'elles feront fortune.

ISABELLE.

On le feroit bien plus de ſa perſonne, s'il vouloit ſe laiſſer aimer.

PHLEGIAS.

Ne parlons point d'amour, je vous en prie. Cela n'eſt pas édifiant.

ISABELLE.

Le moyen de s'en empêcher, quand on vous regarde.

PHLEGIAS.

Lorſque les objets nous plaiſent trop, il faut fermer les yeux, ou les jetter à terre.

ISABELLE.

Je pourrois me crever les miens que je n'avancerois rien. Vous êtes dans mon eſprit depuis les pieds juſqu'à la tête. Ah Monſieur Phlegias ! qu'il y auroit du plaiſir à faire la Morale ſevere & à avoir un Amant Docteur comme vous ! Je vous en prie, Monſieur Phlegias, donnez-la-moi. Je me ſens pour cette Morale des démangeaiſons que je ne ſçaurois vous exprimer. Monſieur Phlegias, Monſieur Phlegias, auriez-vous le cœur de me la refuſer ?

PHLEGIAS.

O Ciel ! comme vous me l'accommoderiez, ſi elle tomboit entre vos mains ! n'y ſongeons pas, s'il vous plaît ; vous me paroiſſez trop égrillarde. Vous faiſiez le perſonnage de Finette n'eſt-ce pas ? voilà ce qui vous a gâtée.

ISABELLE.

Que cela ne vous faſſe point de la peine. Croyez-vous que je ne ſçaurai pas me

déguiſer comme une autre? prendre un air modeſte & compoſé, faire de ma Prude, pouſſer de frequens ſoûpirs, jetter de tems en tems des regards amoureux vers le Ciel, cenſurer à tout propos la conduite des autres, propoſer la mienne pour modéle, nourrir mon zele des meilleurs morceaux, de peur qu'il ne s'affoibliſſe, le mitonner entre deux draps bien chauds pour l'empêcher de ſe refroidir? ha, laiſſez-moi faire. Je ſuis plus habile que vous ne penſez.

PHLEGIAS.

Vous en ſçavez trop ma Mie. Encore une fois cette Finette vous a gâtée. Vous feriez bien mieux la Morale relâchée. Si vous voulez ce Perſonnage, je vous le donnerai bien.

ISABELLE.

Oüi? pour n'avoir à ma ſuite que des Docteurs relâchez? Je ſuis votre ſervante: des Amans de cette eſpece, ne ſont pas mon fait.

PIERROT

Elle dit tout cela, parce qu'elle compte que vous me ferez Docteur de la Morale ſevere, & qu'elle voudroit m'avoir pour Amant. Contentez-la Monſieur Phlegias, vous verrez qu'elle ſera bien attra-

attrapée, car je ne veux pas faire l'Amant de cette Morale.

PHLEGIAS.

Pourquoi cela ?

PIERROT.

Ces Femmes ſeveres grondent trop. Elles ſont toûjours prêtes à quereler ; & puis cette Morale ne ſeroit peut-être ſevere que pour moi & toute douce pour elle & pour ſes autres Amans. Je veux faire l'Amant de la Morale rélâchée. Comment les appellez-vous ces Amans ?

PHLEGIAS.

Eſcobar. Covar....

PIERROT.

Ah Eſcobar ! je le veux, je le veux ; moi.

FLORIDOR.

Vous êtes bien-prompt à choiſir, & moi, ne vous en déplaiſe, je me conſtituë Eſcobar avec la permiſſion de M. Phlegias.

PIERROT.

Vous ne l'aurez pas, je l'ai demandé avant vous.

FLORIDOR.

Prenez S. Paris.

PIERROT.

Prenez-le vous même.

FLORIDOR.

C'a tréve d'Eſcobar : autrément vous ſerez froté.

PIERROT.

Je me mocque de vos menaces, moi.

PHLEGIAS, *ſe mettant entre deux.*

Eh ! doucement, Meſſieurs, il y a des Docteurs rélâchez pour tout le monde.

FLORIDOR, *voulant fraper Pierrot, frape Phlegias.*

Voila pour vous apprendre à parler.

PIERROT, *à Phlegias.*

M'a t'il touché ?

FLORIDOR.

Excuſez Monſieur Phlegias : ce coup lui appartient : je vous prie de le lui rendre.

SCENE XIII.

FRANCISCO, *les mêmes.*

FRANCISCO.

JE viens d'entendre le ſujet de votre diſpute. Et pour vous mettre d'accord, je vous déclare que ce ſera moi qui ferai Eſcobar.

FLORIDOR.

Si je n'ai point ce perſonnage, je dis adieu à la troupe.

PIERROT.

Et moi auſſi.

PHLEGIAS.

Mais, vous ne pouvez pas lui diſputer ce Rôle, s'il en a envie. C'eſt votre chef, & en cette qualité, il a droit de choiſir.

FLORIDOR.

Chanſons que tout cela!

PHLEGIAS.

Mais, ſi chacun de vous autres veut

gouverner, le moyen que les choſes aillent dans l'ordre?

FLORIDOR.

Qu'il nous laiſſe Eſcobar & nous le laiſſons maître du reſte.

ISABELLE

Sans doute : c'eſt bien dit.

FRANCISCO.

Que ſera donc ceci ? Quoi ! tout, juſqu'à cette Engeance féminine s'éleve contre moi ! ſavez-vous bien, que ſi je me le mêts en tête, aucune de vous ne ſera la Morale ſevere?

ISABELLE

Ce ne ſera pas vous qui en déciderez.

FRANCISCO.

Mais, voyez cette petite revêche. Et qui donc s'il vous plaît ?

LEONOR.

Chacun dans ce monde a ſes lumieres, pour juger de ce qui lui convient.

PHLEGIAS.

Voilà une terrible opiniâtreté. Et s'il vous ſomme, comme lui étant engagez, de prendre de ſa main le rôle qu'il voudra vous donner, & de le laiſ-

er paisible posseſſeur d'Escobar?

FLORIDOR.

Dans ce cas, apel comme d'abus.

TOUS *ensemble.*

Apel, apel, apel, apel.

FRANCISCO. *à Phlegias.*

Que cela ne vous faſſe point de la peine; je trouverai bien le moyen de leur faire entendre raiſon. *Il s'en va.*

PHLEGIAS.

Donnez-y tous vos ſoins, je vous en prie: il ſeroit dommage que vous ne fuſſiez pas d'accord dans une affaire de cette conſéquence.

ISABELLE. *en s'en allant.*

Si nous cedons, ce ne ſera qu'à la conſideration de M. Phlegias.

PHLEGIAS.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

PHLEGIAS *ſeul avec Leonor.*

Un mot, s'il vous plaît, Mademoiſelle. Je vous ai choiſie pour repreſenter la Morale Severe. Vous me paroiſſez très-propre pour ce perſonnage. D'ailleurs, je ſuis bien-aiſe de vous diſtin-

guer des autres, car je vous eſtime beaucoup.

LEONOR.

L'agréable ſurpriſe ! Quelle reconnoiſſance, Monſieur Phlegias, pourroit égaler la mienne.

PHLEGIAS.

Comme c'eſt un perſonnage tout nouveau pour vous, & qui demande certaines connoiſſances que vous n'avez point, je vous exercerai, ſi vous le voulez.

LEONOR.

C'eſt trop de graces que vous me faites. Et quand ſera-ce, s'il vous plaît que vous commencerez à me former ?

PHLEGIAS.

Helas ! quand il vous plaira : Ce ſoir même, ſi vous voulez. Mais, comme le recueillement eſt neceſſaire, quand on veut bien inculquer une choſe, & que d'ailleurs il ne faut pas exciter la jalouſie de vos compagnes, nous prendrons pour cet exercice un endroit écarté, où perſonne ne puiſſe nous interrompre. N'êtes-vous pas de cet avis ?

LEONOR.

Sans doute. Ah ! quel plaiſir vous me faites.

SCENE XIV.

PHLEGIAS, CLORIS, LYSETE.

PHLEGIAS, *avec un air triomphant.*

IL eſt inutile, Madame, de vous donner plus de mouvemens pour empêcher la repreſentation de la Femme Docteur, c'eſt une affaire faite. Je vous l'avois bien dit, que j'en viendrois à bout.

CLORIS.

Je le crois. J'étois pourtant bien-aiſe d'apprendre la verité du ſuccés de la bouche même des Comediens. Je vous en felicite.

LYSETE.

Je m'imagine qu'ils doivent être bien mortifiez. Ah que cela leur ſied bien! je ne crois pas qu'une autre fois ils ayent envie de joüer les Femmes Docteurs.

SCENE XIV.

PHLEGIAS, CLORIS, LYSETE, LEONOR, JUSTINE, LUCILE, ISABELLE.

ARLEQUIN, *Une creſpe ſur la tête & un linceuil à la main pour eſſuyer ſes larmes.*

CLORIS.

ENcore ici, Meſdames? voilà une conſtance bien édifiante,

LEONOR.

Peut-on ſe laſſer de défendre la verité?

CLORIS.

Il faut la défendre juſqu'au bout & faire retomber ſur cette Femme Docteur tout le ridicule qu'elle alloit jetter ſur tout notre corps.

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! pauvre Femme Docteur. Ahi! que vas-tu devenir? pourras-tu reſiſter aux efforts de tant de Phlegias, de tant de Metaphraſtes de tant de Clo-

ris, de tant de Tintamarres qui vont te tomber ſur le corps ? Pourquoi faut-il que j'aye animé tant de gens à ta perte ! Helas ! c'eſt moi, c'eſt moi, qui ſuis la cauſe de ton malheur. Ahi ! ahi ! que l'on ſouffre, d'avoir fait du mal quand on a le cœur tendre ! *à Lyſete qui rit.* Taiſez-vous cruëlle, ne rougiſſez vous pas de vouloir interrompre le cours de mes juſtes larmes, laiſſez la rire mes yeux, pleurez toûjours *pleurés & fondez vous en eau.* Ahi, ahi, ahi.

CLORIS.

Y ſongez-vous de vous affliger ainſi de la plus belle action que vous ayez jamais faite.

ARLEQUIN

Ah ! quand je luttois avec vous contre la Femme Docteur, je ne voyois pas les grands ſervices qu'elle alloit nous rendre, ſi une fois on l'avoit joüée ſur un Theatre. En étalant au grand jour notre ridicule, & celui de nos Syſtêmes ; il eſt certain qu'elle auroit empêché de croître le nombre de nos Sectateurs, & que par là elle nous aſſuroit à jamais le glorieux tître de petit nombre des Elûs ; au lieu que ſi nous en triomphons, & que cette illuſtre affligée tombe ſous nos

coups, notre nombre augmentera comme auparavant, & peut-être à un tel point qu'il deviendra le plus grand. Que deviendrons-nous alors ? nous aurons beau faire ; ce beau privilege de petit nombre des Elûs paſſera malgré nous à nos Adverſaires & ne laiſſera voir en nous qu'un tas de réprouvez.

Impatiens deſirs d'une illuſtre vengeance,
Enfans impetueux de nos reſſentimens,

Si nous ne vous eûſſions pas ſi-tôt lâché la bride, nous aurions prévû tous ces malheurs. Ahi ! ahi ! chere Femme Docteur que ne puis-je reparer tout le mal que je t'ai fait ! j'y travaillerai, mamour, & ſi mes ſoins ſont vains, je m'arracherai les cheveux, je me morderai les doigts, je me donnerai de la tête contre la muraille, je me fondrai tout entier en larmes, en ſoûpirs, en ſanglots. Ahi ! ahi ! *Il s'en va.*

SCENE XV.

FRANCISCO, *& les mêmes.*

FRANCISCO, *avec un air empressé ſans voir Cloris.*

EH bien, mes enfans êtes-vous prêts?

FLORIDOR.

Comme des changeurs.

FRANCISCO.

Vous pouvez donc renguaîner vos rôles quand il vous plaira. Ie ſuis bien fâché de la peine que vous avez priſe; mais il m'a fallu recourir à ce tour de Normand pour détromper bien de perſonnes qui croioient que ſi nous voulions donner au Pulic la Femme Docteur, tout ce qu'il y avoit de perſonnes raiſonnables ſe ſouleveroient au bruit de cette repreſentation. D'ailleurs j'ai crû que les divers incidens que ce bruit feroit naître, me fourniroient des amuſemens propres à me guerir d'une vilaine melancolie qui ſe joüoit de tous les remedes de la faculté. Ie ſais bien que les Scenes que ce bruit nous a procuré, ne me-

ritent pas le nom de Comedie ; mais vous vous en contenterez pour ce ſoir, s'il vous plait, en attendant quelque choſe de mieux.

PIERROT.

Ie pouvois bien me rompre la tête pour y faire entrer M. de la Bertaudiniere.

LEONOR.

Me voilà donc delucrecée ? tant mieux. Le ſot perſonnage que je joüois-là.

ISABELLE.

Adieu, ma pauvre Finette. Nous trouverons bien le moyen de nous réjoindre.

CLORIS.

Ah ! Monſieur Phlegias nous ſommes, jouez.

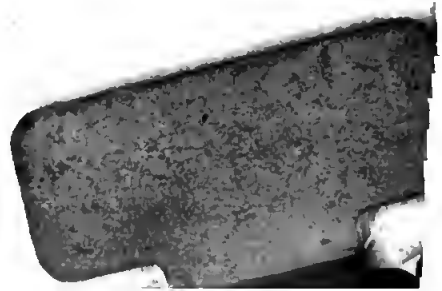
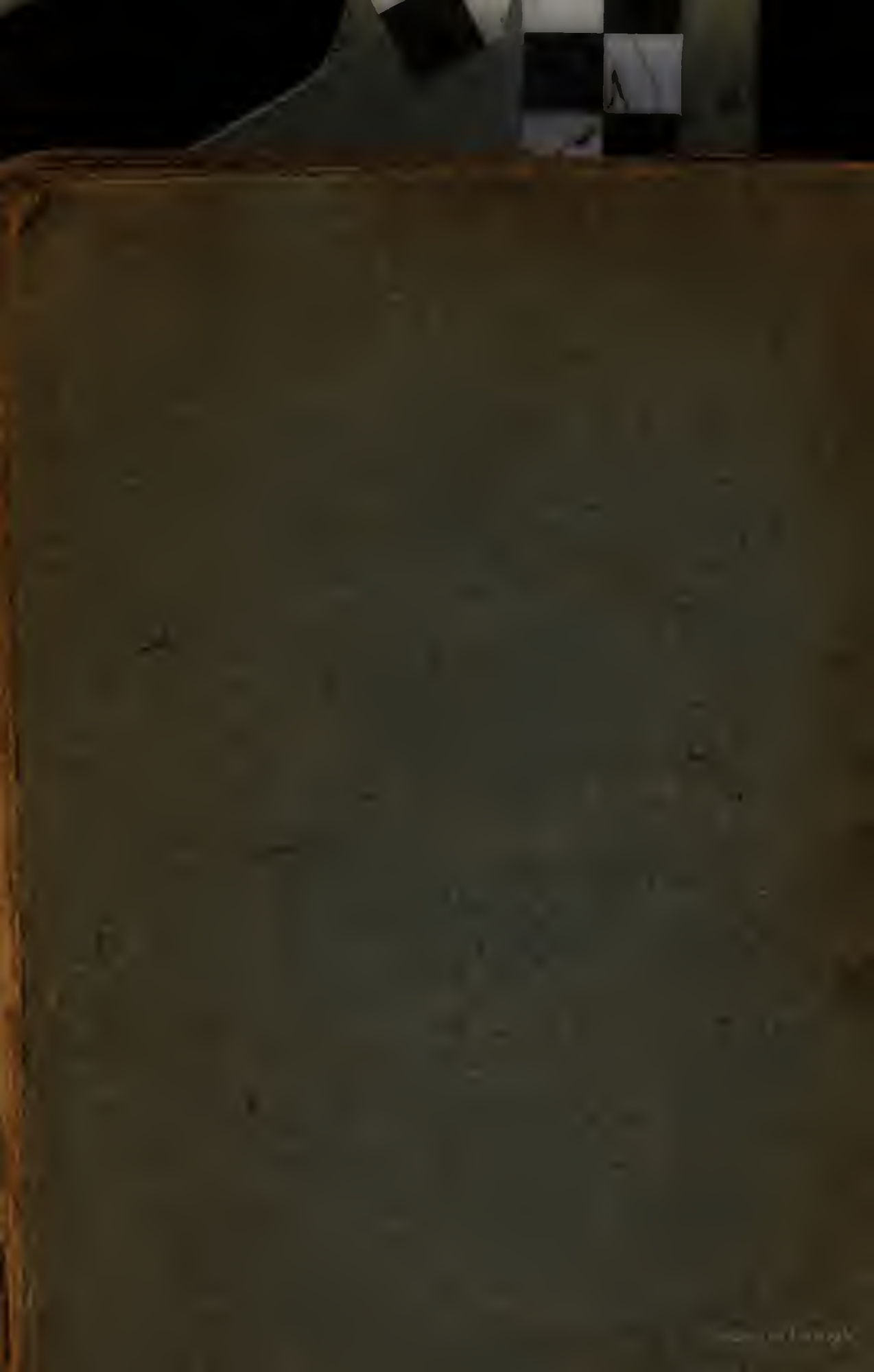
PHLEGIAS.

Ouf ! je creve. Retirons-nous Madame, tout doucement. Heureux trois & quatre fois ceux qui n'ont rien à démêler avec ces Diables de Comediens.

LYSETE.

Cela n'eſt pas honnête de ſe mocquer ainſi des gens.

ARLEQUIN *dans la Statuë.*

Grand merci du miracle, M. Phlegias.

FIN.